

# CINÉMA

*L'esprit de Paris sur les films du Monde*



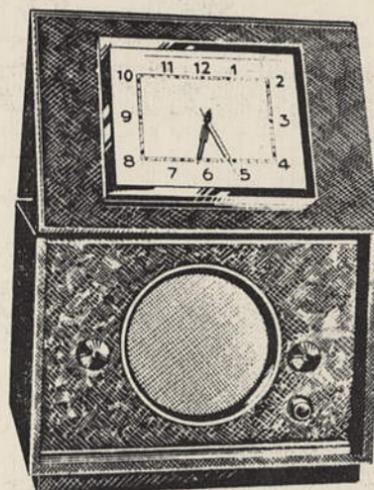
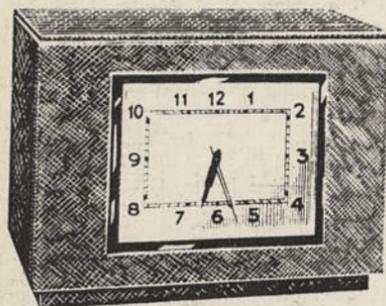
Revue Mensuelle  
N° 1

JOAN CRAWFORD

Prix : 4 fr.

# LA PLAQUE TOURNANTE

69, Avenue Kléber, 69



## PHONOS - DISQUES - T. S. F

Faites carrosser pour une somme minime votre petit poste ; il deviendra dans votre intérieur un objet de bon goût.

Venez écouter

**Notre nouveau modèle**  
**5 lampes antifading à**

**1250** Frs

**La Révélation**  
**de la Saison**



### ABONNEMENTS

Un an  
France et Colonies ... 40 fr.  
Etranger ... 60 fr.

Ch. P. Paris 1080.73

R. C. Seine 277.723

# CINÉMA

*L'esprit de Paris sur les films du Monde*

REDACTION  
ADMINISTRATION  
PUBLICITE

9, av. de Taillebourg  
PARIS (XI<sup>e</sup>)

Téléphone :  
DID. 88-40, 41 et 42

NOUVELLE SERIE - N° 1.

REVUE MENSUELLE.

AVRIL 1934.



James CAGNEY et Joan BLONDELL dans « Prologues ». Photo A. Warner-Bros.



Une scène de *Dancing Lady* avec Joan CRAWFORD

**C**INEMA reparaît aujourd'hui sous un aspect tout nouveau. Les événements nous dominent et dans le désarroi général de ces temps de crise, il est apparu que le public était avide de dérivatifs agréables.

A l'écran, les films gais ou charmants l'emportent nettement sur les films sombres. L'esprit n'est pas nécessairement dépourvu d'élégance et il peut y avoir encore de la force dans l'humour.

CINEMA répudie toute trivialité à l'écran et s'il manifeste une tendresse spéciale pour les films optimistes il ne négligera aucune œuvre qui exprimerait quelque parcelle de beauté sincère.

Surtout, notre journal revendique sa pleine et entière liberté critique. Son unique but est de renseigner le grand public trop souvent trompé par une publicité tapageuse et de mauvais aloi. Il lui signalera les bons films, il le mettra en garde contre les productions médiocres. Comme tout journal qui se respecte, il jouera son rôle d'informateur.

Nous estimons que le cinéma — surtout le cinéma français — n'a pas les maîtres qu'il mérite. Se ressentant encore de ses origines foraines il n'est qu'un pâle et lointain reflet de cet esprit français qui, par lui, devrait rayonner dans le monde.

Nous ne prétendons pas régenter la production. Le public finira bien par s'en charger lui-même. Nous prétendons seulement présenter un organe agréable à voir et à lire, un organe libre d'esprit et de conscience qui s'efforcera de faire aimer le cinéma comme un spectacle sain, comme un délassement charmant, comme un art essentiellement vivant et suggestif.

CINEMA.

## DE L'INGÉNUË FADE A LA FEMME SOPHISTIQUEË

**N**OUS avons connu un temps — peu lointain — où l'ingénue blonde était reine à l'écran. Hollywood dominait le cinéma mondial plus encore qu'aujourd'hui. Et le cinéma mondial n'avait d'yeux que pour Mary Pickford, Mary Miles, Bessie Barriscale, toutes petites filles bien sages dont le visage naïf s'encadrait de longues boucles dorées et qui ne connaissaient de l'amour que les premiers émois adolescents. C'était charmant, puéril, un peu fade et bête, très « bibliothèque rose ».

La mode de l'ingénue blonde fut longtemps tyrannique et exclusive. L'artiste-poupée eut toutes les faveurs du public et tous les gros cachets des « producteurs ».

Quand une artiste brune se présentait à quelque studio d'Hollywood, immédiatement on lui objectait :

— Quel malheur que vous ne soyez pas blonde !

C'est pourquoi l'on vit à cette époque tant d'oxygénées, mais les fausses blondes se reconnaissaient tout de même à leurs yeux de velours sombres et à leur expression mélancolique. Et Mary Pickford à quarante ans jouait encore les « petites filles » !

Mais tout passe et la blonde aux yeux bleus (chez nous, nous avons Suzanne Grandais et Geneviève Félix) dut céder le pas à la femme fatale. C'était encore une exportation d'Amérique introduite en Europe sous le nom de « vamp ». Elle fit bientôt fortune.

La femme fatale mise à la mode par Barbara la Marr, Theda Barra, Evelyn Brent et autres vedettes brunes, eut les gros cachets que rendait disponibles l'éclipse de l'ingénue fade. Le public des salles obscures qui commençait à se lasser des histoires sentimentales pour premières communiantes et qui éprouvait le besoin d'imbroglis plus corsés fit fête aux Pola Négri, Gloria Swanson, dont la féminité n'était pas niable.

Le mot sex-appeal n'était pas encore né, mais la chose apparut très visiblement le jour où Pola Négri tourna pour une firme de Berlin cette *Dubarry* qui provoqua autant d'inquiétude que d'admiration.

La « femme fatale » apportait à l'écran la tragédie, le drame violent pimenté de passion déchaînée. Les « producteurs » américains nous imposèrent ce type d'amoureuse dont les caresses étaient toute perfidie et qui entraînait la perte des malheureux assez imprudents pour tomber dans ses rets.

On usa le procédé à le faire trop servir.

Il fallut bien trouver autre chose. Et l'on inventa « la femme sophistiquée ».

Le mot est français mais la chose est encore d'importation américaine. Il désigne cet état pure-

ment artificiel et maladif où la véritable passion doit céder devant l'excitation nerveuse et aboutir à une sorte d'exacerbation du sens charnel qui n'a avec l'amour qu'un rapport assez lointain.

La tendance générale de notre époque est de tout compliquer. On sophistiqua la passion à l'écran comme la littérature, la poésie, la peinture ou le mobilier.

Au cinéma cela date du jour où Joan Crawford apparut dans *Les nouvelles vierges*. Greta Garbo était encore l'impénétrable Nordique qui eut tant de partisans. Elle se sophistiqua par la suite pour évoluer selon la mode du jour. Qu'y gagna-t-elle ? Puis Kay Francis, à propos de laquelle fut lancé le mot de « femme sophistiquée » exagéra encore la tendance sensuelle.

Qu'est-ce, en somme, que la sophistication ? Une note de super-sex-appeal, un sex-appeal excessif qui perd toute sa saveur et sa dignité en voulant nous subjuguier, un sex-appeal pour femme fatale.

Les yeux révoltés, la bouche exagérément vicieuse, l'expression louche d'une Joan Crawford, type le plus parfait, semble-t-il, de la sophistication amoureuse, ne trompent plus guère personne.

Voilà donc « la femme sophistiquée » bien près de la démonétisation. Et les « producteurs » d'Hollywood sont bien ennuyés devant l'obligation de trouver une quatrième formule de vedette, après l'ingénue, la vamp et la sophistiquée !

Peut-être reviendront-ils à un type plus général, plus proche de cet « éternel féminin » qui est encore ce qu'on a imaginé de plus charmant.

Edmond EPARDAUD.

Greta GARBO, type même de la femme sophistiquée, dans *Mata-Hari*.



# J'AI VOULU REVOIR TOUTE MA JEUNESSE...

...aussi suis-je allé au cinéma

(air connu)

EN allant au cinéma maintenant, me disait récemment un vieux monsieur que je compte du nombre de mes amis, il me semble revivre ma jeunesse.

Ayant fait une pause, il reprit avec un demi-sourire :

— Ne croyez pas que je plaisante.

« La plupart des films que je vois aujourd'hui — **Madame Bovary, L'Agonie des Aigles, Crainquebille, Les Misérables, L'Assommoir, L'Abbé Constantin, Primerose, La Dame de chez Maxim's, Les Aventures du roi Pausole** — réveillent en moi de vieux souvenirs. Je crois relire les livres que je lisais à vingt ou trente ans et qui dorment maintenant dans ma bibliothèque; ou bien, il me semble, comme dans un rêve, assister à nouveau aux représentations qu'on donnait à l'Ambigu, au Français... lors de l'Exposition de 1900 !

« Tous ces souvenirs réveillés en moi m'émeuvent à un point que j'en viens à me demander si la littérature d'aujourd'hui vaut quelque chose, puisque le cinéma la dédaigne, ne s'intéresse uniquement qu'aux vieux sujets. »

J'oubliais de vous dire que mon ami est un pince-sans-rire. Mais son discours n'était pas aussi humoristique qu'il voulait le paraître. Il contenait une grande part de vérité. Aujourd'hui que tourne-ton, en effet, dans nos studios ?

**Poliche, Scandale...**, deux pièces de Bataille écrites il y a plus de vingt ans et d'esprit très « avant-guerre »; **Le Rosaire**, une œuvre de Flo-

rence Barclay tout aussi récente; **Le train de 8 h. 47...** et fort heureusement quelques sujets modernes. Mais ceux-ci ne sont souvent pas la majorité. Les cinématographistes semblent ignorer presque totalement la littérature d'aujourd'hui. A part quelques producteurs instruits, la plupart des autres, arrivés souvent grâce à des « bédides combines », ouvriraient de grands yeux étonnés si vous leur parliez de Paul Morand, d'André Malraux, de Romain Rolland ou d'Edouard Bourdet.

Seulement, ils connaissent ceux de Xavier de Montépin, de Jules Mary, de Georges Ohnet... Des auteurs « à succès », n'est-ce pas ?

Le mal ne serait pas trop grand si, lorsqu'on porte à l'écran des œuvres d'écrivains de valeur du siècle passé ou du début de ce siècle on consentait à en respecter l'esprit, l'ambiance, le « climat » comme dirait Maurois.

A cela, nombre de réalisateurs ne peuvent se résigner. Ils auraient l'impression de déchoir s'ils ne modifiaient pas l'œuvre littéraire qu'ils ont charge de traduire en images, bruits et paroles.

L'une des grandes erreurs qu'ils commettent est de moderniser le cadre de l'action.

On aboutit ainsi à un résultat paradoxal : des femmes en toilettes 1934 pensent, agissent et discutent ainsi qu'en 1910 ou 1900. Une jeune fille trouve très naturel d'épouser un homme âgé de plus de quarante ans; la plupart des femmes qu'on nous montre ne se livrent à aucun métier, alors qu'aujourd'hui, 90 % des femmes gagnent leur vie; toutes les préoccupations de ces jeunes filles 1900 se résument en une seule question — quel homme épouserai-je ? — alors que la jeunesse d'aujourd'hui est passionnée de sport, de politique... et ne songe plus exclusivement à l'amour.

Combien plus logique nous apparaît la conception d'un Jean Renoir ou d'un Raymond Bernard qui, lorsqu'ils tournèrent **Madame Bovary** et **Les Misérables** respectèrent à la fois la pensée de l'auteur et l'atmosphère d'époque de son œuvre.

Un Jean Valjean, pas plus qu'un Rastignac ou un Homais, ne peuvent être isolés de leur cadre. Ils font corps avec leur époque.

Jean Valjean en complet veston 1934 nous semblerait un parfait imbécile atteint du délire du sacrifice. Son effacement romantique devant le bonheur de Cosette nous ferait sourire au lieu de nous attendrir.

Louis SAUREL.



Une scène de Primerose comme de Flers et de Caillavet ne l'avaient certainement pas imaginée.

# De Léni RIEFENSTHAL à Marlène DIÉTRICH... dans le cœur d'Adolf HITLER

CE qui caractérise nettement les pays à dictature, c'est l'évolution caractéristique des mœurs. Il y a encore quelques années, nos ministres ignoraient ce qu'était le cinéma et l'aventure célèbre de Mary Marquet était narrée par nos législateurs avec une moue d'indignation. Chez nous, le cinéma était encore sur le même plan que la baraque foraine de la voyante ou du marchand de cochons en pain d'épices. Depuis, New-York nous a envoyé ses talkies aux milliers de belles filles, ses **Chercheuses d'or**, ses sourires et les mines grassouillettes de **Prologues**, les étonnantes cuisses de **Wonder Bar...** dont la moindre girl peut détrôner Mistinguett ou faire pâlir d'humiliation l'antidéliuvienne Cécile Sorel.

Nous n'ignorons pas qu'à Hollywood vivent et intriguent nombre de princes ou de marquis fauchés à la recherche d'un mariage qui les redorera. Nous savons que l'année dernière Staline s'amouracha d'une petite actrice de films soviétiques et en fit une grande vedette. Il paraît qu'elle sut manœuvrer, se refuser au maître de Moscou, jusqu'à l'heure où le poste de grande vedette fut offert à cette vierge rouge.

En Allemagne, il s'en passe de vertes et de pas mères. Citons l'aventure royale et récente du prince Sigward et de la jeune actrice de cinéma Fraulein Erika Patzet dont le père est cultivateur hitlerien.

L'idylle débuta comme dans un conte de fées, aux studios de l'U.F.A. à Berlin, là, travaillait un jeune homme nommé Herr Holger. Il faisait fonction d'assistant pour la production du film **Welzérkrieg** où jouait une jeune débutante, Erika. Herr Holger, dès lors, porta toute son attention sur elle et ce ne fut, dirons-nous, que quelque temps après que le prince charmant révéla son identité.

Ce n'est d'ailleurs pas la première aventure cinématographique de ce prince du sang. En 1928, lorsqu'il avait vingt ans, il rencontra, dans un cinéma de luxe de Stockholm, la très célèbre Greta Garbo. Il paraît que l'idylle fut poussée assez loin, car la « mystérieuse étoile du sex-appeal » dut quitter la Suède sur l'heure par ordre du roi, tandis que le prince était expédié illico à Paris, puis en Allemagne, où il s'oprit d'Erika Patzet. Explication de la très longue absence que Greta Garbo fit à son pays natal.

Il est certain que la plus célèbre liaison qui peut honorer le livre d'or des amours cinématographiques est l'amitié que témoigne un des grands dictateurs modernes, Hitler en personne, à Léni Riefensthal. Personne n'ignore plus en Allemagne qu'elle appartient au trio des guides sentimentales du bel Adolf : avec Frau Bechstein et Mme Wagner. Le nom de cette vedette cinématographique décèle, au moindre averti, son origine juive. Tout ce qu'on sait d'ailleurs d'elle est que Léni Riefensthal, de père judéo-russe (qu'elle connut fort peu) et de mère juive, entra de bonne heure aux célèbres ballets russes. Sa beauté véritable attira rapidement l'attention de quelques protecteurs généreux et pendant cinq ans — de 1922 à 1927 — elle donna des récitals à travers toute l'Europe. A ce moment, son nom fut célèbre, même parmi les « populaires », grâce à un film intéressant, **Prisonniers de la montagne**. C'est par ce film qu'elle conquiert le cœur d'Adolf,



HITLER.

grand amateur de cinéma, et aussitôt, elle se donna avec fougue — jamais amoindrie — au Führer de toutes les Allemagnes. Ses apparitions au cinéma furent moins fréquentes; ses rares films se prénomèrent **L'Enfer blanc** et le récent **S.O.S. Iceberg**. Par contre, elle inonda les journaux d'interviews plus politiques que cinématographiques. Sa plus célèbre fut celle où elle déclara notamment :

« Hitler est, pour moi, le plus grand homme qui ait jamais existé; la vertu, la simplicité même... Il est beau, il est sage, il rayonne. Tous les héros de l'Allemagne, Nietzsche, Bismarck, ont eu de grands défauts. Les hitleriens eux-mêmes ne sont pas purs. Seul Hitler est pur. »

Ces quelques paroles ne laissent aucun doute sur le grand amour qu'elle témoigne à Hitler. Cependant, en maîtresse femme, elle n'ignore pas les penchants de son ami, son besoin de changement, de piments. Elle le laisse faire, sans jalousie; même elle pousse, dit-on, l'amour jusqu'à lui procurer ce qu'il désire. Elle n'ignore pas qu'après ces « passades », il revient près d'elle. Si elle le suit lorsqu'il va se reposer à Wachenfeld, si elle a son « pied-à-terre » dans la Maison Brune de Munich, si un avion poursuit toujours celui du Führer au cours de ses pérégrinations, son quartier général de Berlin est l'Hôtel Excelsior où Hitler est fort connu. Certes, le Chancelier ne rentre pas directement par le portillon automatique de la Streesemanstrasse, mais par une petite entrée de la Schönebergerstrasse. Le manager Curt Elschner de l'Hôtel Excelsior, pour remercier le Führer du



Leni RIEFENSTHAL dans *La Lumière bleue*.

grand honneur qu'il lui fait, a placardé dans la brasserie une immense peinture de Hitler, peinture qui fait mourir de jalousie les autres brasseurs de Berlin.

Ce grand amour d'une des plus grandes vedettes cinématographiques allemandes lui a fait procurer le poste de directrice générale de la cinématographie hitlérienne. Mais il ne faudrait pas croire qu'il s'agisse d'un bas calcul de la part de Leni Riefensthal. Car son amour est ardent et pur. Les passades sont des passades, car Hitler revient toujours près de Leni, quand il est fatigué d'un amour par trop bizarre. Leni Riefensthal est la **Consolatrice du Führer**.

Voilà cinq ans que cela dure. Et elle veut que l'idylle se poursuive encore. Au prix de n'importe quel sacrifice. Car elle n'ignore pas que trente millions d'Allemands possèdent la photo d'Hitler, l'aiment tacitement, sentent effleurer son ombre quand elles s'allongent dans les draps, le désirent comme d'autres ont désiré Ramon Navarro ou Rudolf Valentino et enfin disent intérieurement « **Der Susse Adolf** » en pensant à Lui.

Seule Leni Riefensthal a droit de prononcer cette phrase tout haut.

◆  
Cette conquête cinématographique serait déjà fort intéressante pour être inscrite sur le « tableau de chasse » des studios. Attaquons-nous à un sujet invraisemblable que je

peux croire à peine, malgré la haute personnalité de la princesse Catherine Radziwill qui a donné aux journalistes du monde entier des informations de la plus haute importance. Il s'agit du cas Marlène Dietrich dans le cœur d'Adolf Hitler.

La « Blonde Vénus » apparaît aux yeux du public comme une figure mystérieuse. Elle est aussi silencieuse que Gréta Garbo et son sourire, comme celui de la fameuse Monna Lisa, a quelque chose d'énigmatique et d'équivoque.

En ce moment, on accole, assez mystérieusement, au nom de Marlène Dietrich celui d'Adolf Hitler. Ce sont pourtant deux personnages qui semblent bien n'avoir rien de commun l'un avec l'autre.

Marlène se montre toujours, dans ses interviews, extrêmement réservée et très diplomate.

On se souvient qu'elle est venue en 1933 faire un voyage en Europe et puis qu'elle est retournée en Amérique. Naturellement, elle fut longuement interrogée par des journalistes indiscrets qui insistèrent pour avoir son opinion sur les événements politiques en général, et sur l'Allemagne et le chancelier en particulier.

Mais Marlène ne dit que ce qu'elle veut bien dire. Elle s'en tira fort habilement en déclarant :

— Je ne suis qu'une actrice : c'est de la folie de me demander mon avis sur des questions politiques.

Cependant, un reporter lui ayant attribué fausement la phrase suivante : « Je rentrerai en Allemagne quand Hitler n'y sera plus », la « blonde Vénus » se montra extrêmement contrariée. Il n'y a d'ailleurs là rien d'extraordinaire. La grande artiste a encore des parents en Allemagne, notamment sa vieille mère. Or, nul n'ignore que les nazis, lorsqu'ils ne leur est pas possible d'atteindre leurs compatriotes qui parlent mal du nouveau régime instauré en Allemagne, se rattrapent sur leur famille.

Que Marlène, lorsqu'on lui prête des mots pouvant être mal interprétés dans son pays natal, craigne pour les siens, il n'y a là rien que de très naturel. Mais l'artiste a-t-elle à se plaindre des nazis ? Comment interpréter cette déclaration qu'elle fit à des journalistes, à son retour aux Etats-Unis :

— Quand j'aurai fini de tourner *la Reine Catherine*, je compte prendre un nouveau congé en France. Après je reviendrai à Hollywood pour un nouveau film et ensuite... peut-être travaillerai-je en France... ? Mais qui peut prédire l'avenir ?

Hitler... Marlène Dietrich... Quelles relations y a-t-il entre ces deux personnages célèbres ? La princesse Catherine Radziwill vient d'apporter sur ce sujet quelques révélations qu'on ne lira pas sans intérêt.

Ainsi que nous le rappelons plus haut, Marlène Dietrich, on s'en souvient, passa en France une grande partie de ses vacances en 1933.

Elle vivait heureuse, tranquille, comme une baigneuse quelconque, sans soucis pour sa petite fille qui barbotait toute la journée dans les flots tièdes, lorsqu'un événement sensationnel vint bouleverser sa quiétude.

Un beau matin, en effet, un individu, grand, blond, avec une moustache taillée en brosse à dents, se présenta chez elle. Ses épaules carrées, ses vêtements dans lesquels il n'avait pas l'air à son aise, tout indiquait un militaire habillé en civil. Un feu sombre brillait dans ses prunelles.

Il s'appliqua à donner l'impression à l'artiste qu'on ne voulait pas lui intimer des ordres formels. Le Chancelier s'adressait à elle, non comme à une esclave ou un sujet, mais comme Napoléon agissait vis-à-vis de Joséphine ou plutôt,

pour employer la propre expression de Hitler « c'était une communication d'un tsar à tsarine ».

Le message envoyé à Marlène était ainsi conçu :

« Vous ne devez pas regarder l'avertissement du **Courrier du film** (1) comme vous concernant. Il est fait uniquement pour les autres. A n'importe quel moment que vous veuillez rentrer, vous serez reçue à bras ouverts. Pour vous Adolf Hitler a une considération spéciale et il vous réserve une situation spéciale. »

Le Führer nourrit, en effet, des intentions très particulières au sujet du cinéma.

Il a l'intention d'interdire tout film qui ne sera pas tourné en Allemagne par une entreprise allemande. Pour réaliser ce programme, il lui faut s'adjoindre tous les artistes allemands les plus célèbres, toutes les vedettes travaillant à l'étranger. Ceux qui refuseront de se rallier à lui, il est décidé à les empêcher de rentrer à jamais dans leur pays.

Il a donc choisi Marlène Dietrich pour être le porte-bannière de l'Allemagne nazi.

Plus d'un, plus d'une surtout, auraient eu la tête tournée par une pareille offre. Mais Marlène Dietrich n'est pas une emballée. Elle ne se grise pas facilement. Elle ne refusa pas positivement, elle se borna à éviter de répondre, et l'ambassadeur de Hitler s'en revint vers son maître, assez vexé de n'avoir pas réussi.

On connaît suffisamment le caractère du chancelier : violent, supportant mal qu'on lui résiste. On aurait donc pu croire que l'attitude de Marlène provoquerait chez lui une de ces colères terribles dont il est, dit-on, coutumier.

Pas du tout ! Il se contenta d'envoyer à la « Blonde Vénus » un second message qui vint de nouveau la trouver dans sa maisonnette blanche, paisible et ensoleillée du Midi. Ses instructions étaient précises : il devait user d'une grande diplomatie, éviter de heurter l'artiste, se montrer accommodant jusqu'aux extrêmes limites.

La princesse Catherine Radziwill affirme « que Marlène Dietrich est peut-être la seule créature au monde ayant réussi à toucher une corde sensible dans le cœur d'Adolf Hitler ». (Hum ! Hum !)

Il paraît qu'il éprouve pour elle une admiration sans bornes. Il la considère comme une femme remarquable et comme une artiste qui fait rayonner dans le monde entier le nom allemand. Il ne manque d'ailleurs jamais de se rendre au cinéma chaque fois qu'elle paraît sur l'écran.

A vrai dire, le chancelier, qui ne passe pourtant pas pour un sentimental, éprouve un espèce d'amour pour Marlène Dietrich, non pas pour la femme en chair et en os qu'il n'a même jamais rencontrée, mais pour l'idéal féminin qu'elle incarne sur l'écran.

Quoi qu'il en soit, Marlène Dietrich, aimablement, gentiment, mais fermement aussi, a décliné les offres du maître de l'Allemagne. Les avantages qu'on a fait rutiler devant ses yeux ne l'ont pas éblouie. Que craint-elle ? Craint-elle de perdre sa liberté ? Préfère-t-elle les jardins ensoleillés de Californie et les flots bleus et riants du Pacifique aux paysages brumeux de l'Allemagne ?

Marlène ne confie à personne les mobiles secrets de ses actes. Mais Hitler est têtu et persévérant. Il n'a sans doute pas renoncé au projet de faire rentrer dans le firmament de la

(1) L'information du « Courrier du film » concernait les artistes allemands, travaillant à l'étranger. Elle leur donnait l'ordre de rentrer, dans le plus bref délai.



Marlène DIETRICH dans *Blonde Vénus*.

vieille Allemagne l'étoile vagabonde fixée pour le moment à Hollywood.

Et si je termine sur cette note bizarre, sur ce seul amour qui jusqu'alors s'est refusé au nouvel empereur d'Allemagne, c'est parce que me revient à l'esprit une conversation tenue par Hitler à son secrétaire particulier, Hess. Le Führer avait reçu ce matin-là différentes délégations venant des plaines de Prusse Orientale, des marécages de Mecklembourg, de la Bavière, de la Silésie, du Rhin. Hitler se tourna vers Hess, rêveur, et laissa tomber :

— A les entendre parler, l'unification nationale absolue ne peut être qu'un rêve.

Désillusion pour cet homme qui pense que l'Allemagne doit dominer le monde et que Hitler doit asservir le III<sup>e</sup> Reich ? Qu'il puise dans cette réflexion, qu'il puise dans le refus de Marlène Dietrich (la représentation du « Sex Appeal de ces dernières années ») cette graine de modération qui lui manque en tant que Führer et, en tant qu'Allemand.

Et puisqu'on n'a jamais autant parlé de fascisme en France, qu'actuellement, il y aurait un magnifique sujet de concours : savoir quelle sera la vedette cinématographique qui deviendra la maîtresse du cœur du dictateur de demain.

Stars et petites inconnues qui rêvez de l'écran et d'y avoir votre nom écrit en grosses lettres, Leni Riefensthal et Marlène Dietrich vous montrent la voie.

Jean MEZERETTE.



Jean MURAT et Edwige FEUILLERE dans **Toi que j'adore**  
film récemment tourné par Mario Bonnard.

## Dans les studios

### INTERVIEW A HUIT HEURES DU MATIN DE RAYMOND BERNARD

Le secrétaire général m'avait dit :  
« Il me faut absolument pour le prochain numéro de « Cinéma » un article sur Raymond Bernard et **Tartarin de Tarascon**. Débrouillez-vous. »

Le secrétaire général avait dit « Débrouillez-vous » parce qu'il est un homme bien élevé.

Or, Raymond Bernard était insaisissable. Je téléphonais chez lui : il venait de partir au studio; je téléphonais au studio : il venait de rentrer à Paris. Et tous les soirs le coup de téléphone du secrétaire général me réclamant mon article pour le lendemain sans faute!

Sans faute ! Cela dura près d'une semaine.

Enfin, après une inutile visite aux studios de Joinville, je pus, un matin, vers huit heures, joindre Raymond Bernard chez lui. Je ne pus que m'excuser d'une visite si matinale.

— Mais non, c'est beaucoup mieux comme cela, dit le metteur en scène. Après, je dois partir à Joinville et je n'aurais pas eu le temps de vous voir.

— Alors, vous allez tourner **Tartarin** ?

— Mais oui. C'est un beau sujet. J'en suis très content. Avec **Tartarin**, je reviens au genre par lequel j'ai débuté au cinéma, il y a une quinzaine d'années. Je tournais alors les pièces de mon père : **Le petit café**, avec Max Linder; **Triplepatte**, avec Armand Bernard...

« Je me suis livré ensuite au film sérieux et historique : **Le Miracle des Loups**, le **joueur d'échecs**, **Tarakanowa**, films

Une nouvelle vedette :  
Claude MAY dans **Un jour viendra**.



P. A.

### — QUAND BACH ET FERNANDEL FONT UNE PERIODE RUE FRANÇEUR

— Une seconde, je fais la paye...

Dans son bourgeron de treillis couleur mastic, Bach règle je ne sais quels comptes avec je ne sais qui. C'est lui que je rencontre le premier dans le couloir qui mène au plateau où Henry Wulschleger et René Pujol mettent en scène **Le train de 8 h. 47**.

**Tire-au-flanc**, **En bordée**, **Le champion du régiment**... Bach sera donc toujours le héros de ces grosses farces militaires dont le public ne semble pas se lasser ?

— Non, dit-il, du moins je l'espère. Avant **Sidonie Panache**, que je dois aller tourner en Algérie, je pense faire un film qui n'aura rien à voir avec l'armée. Vous savez que **Bach millionnaire** a été une grosse réussite financière ? Sans doute, cet exemple incitera-t-il mon producteur à m'aiguiller vers les comédies « civiles ».

Pour le moment, nous sommes « dans le militaire » et jusqu'au cou... Sur le plateau, le décor représente la cantine où vont se restaurer les « trouffions » de Commercy. Un petit comptoir en bois, les quelques babioles indispensables aux citoyens en service — cartes postales, bretelles, crayons — des tables, des bancs et des escabeaux. Voilà au moins qui ne coûte pas trop cher.

René Pujol devine la question qui me vient aux lèvres.

— Nous suivons très fidèlement le texte de Courteline et nous avons même poussé le souci d'exactitude jusqu'à prendre dans son œuvre les scènes évolutives qui nous manquaient dans

Une jeune vedette dont, peu à peu, le nom s'impose :  
Georges RIGAUD.



Une prise de vues de **Lac aux Dames**.  
Au premier plan : Simone SIMON.

muets. Puis, avec le cinéma parlant, **Faubourg-Montmartre**, **Les Croix de Bois**, **Les Misérables**. **Tartarin** me rajeunit en me ramenant à mon ancien genre.

« Nous allons partir à la fin de la semaine en Algérie pour tourner une partie des extérieurs. Mais je ne crois pas que j'y trouverai des lions et même des chameaux. Il n'y a plus un chameau à Alger. Mais on va y construire un métro. Nous devons aller, dans le Sud. Nous conserverons au film le cadre 1860 dans lequel se déroule le roman d'Alphonse Daudet. C'est le seul moyen de garder l'esprit de l'œuvre.

« Pour la distribution, nos interprètes ne sont pas encore tous choisis. Raimu jouera le rôle de Tartarin, Saint-Granier sera le Prince et Charpin Bravidos. C'est tout pour l'instant.

« Nous allons nous embarquer avec tout le matériel technique nécessaire : camions pour l'enregistrement sonore et pour l'éclairage.

« Mon découpage est prêt. J'ai suivi, autant que les nécessités du cinéma me l'ont permis, l'œuvre originale. En rentrant d'Algérie, nous tournerons les intérieurs au studio et nous redescendrons ensuite vers le Midi pour réaliser les extérieurs sur les lieux-mêmes de l'action, à Tarascon et Beaucaire.

« Vous savez que les dialogues de ce film sont de Marcel Pagnol, tout indiqué pour un film méridional. Pagnol et moi venons de passer trois semaines à Tarascon. Nous avons vécu dans l'ambiance même de notre sujet. Nous nous sommes promenés, nous avons été au café, avons joué au billard. J'ai même été me faire couper les cheveux chez le fameux Bonhoure !

« Je ne peux vous en dire plus pour l'instant. Dans un mois, je tournerai les intérieurs à Joinville. Venez me revoir et je pourrai vous donner alors des détails sur le film. »

**Le train de 8h. 47**. Ainsi, le film sera-t-il tout entier courtelinesque.

Pendant que Pujol parle, je repère les autres auditeurs : la foule anonyme des machinistes, des électriciens; un splendide capitaine à la mode d'avant-guerre, cigare au bec. C'est Charpin, alias le capitaine Hurluret. Là-bas, une autre tête familière : Fernandel. C'est inimaginable ce qu'il ressemble à un navet. Selon son habitude, il ne porte aucun maquillage, ce qui lui donne un teint blafard. Son air naturellement ahuri et la lippe de sa bouche complètent la ressemblance.

Un autre phénomène passe à portée du regard. On l'appelle, dans le film, Joussiaume, ou quelque chose d'approchant. En haut d'un long corps interminable, il porte une petite tête minuscule. Comme les autres figurants, il a les cheveux tondu ras. Le métier d'artiste a de ces douloureuses obligations. Il faut être Bach ou Fernandel pour imposer la perruque.

Les projecteurs braqués, les lumières réglées, le coup de sifflet traditionnel retentit, puis les claquettes : 98.1. On tourne.

Bach, suivi de Fernandel, pénètre dans la salle. Le Joussiaume à la tête d'oiseau de proie chauve, qui fait office d'aide-cantinier, le regarde d'un œil finaud.

— C'est-y qu'on vous a vidés de la chambrée ?

Et Bach de répondre, digne :

— La ferme ! Donne-nous une chopine et deux verres. Eh ! Quat' sous d' marmelade...

Cela suffit à ces Messieurs. On coupe les lumières.

Les extérieurs seront tournés à Bar-le-Duc et à Châlons, seuls lieux où l'on trouve des casernes désaffectées. Depuis la caricaturale création de Raimu dans **Les Gaités de l'escadron**, le ministère de la Guerre refuse, en effet, de prêter ses locaux aux cinéastes. Ah mais ! Et le respect dû à l'armée, qu'en fait-on ?

Odile D. CAMBIER.

# La Rue sans Nom

Par Jean DORSENNE

nouveau venu qui répond brièvement. Il a l'intention de s'installer, il passait, il est venu voir son vieux copain Méhoulle.

La porte s'ouvre. Méhoulle, vieil ouvrier à la physionomie ouverte mais tourmentée, se trouve nez à nez avec l'intrus. Il le regarde, l'examine. Il cherche dans sa mémoire... Non, vraiment, il ne le connaît pas.

L'étranger retire sa casquette et fixe Méhoulle dans les yeux. Celui-ci, de nouveau, fait un geste

Alors, le nouveau venu se penche à l'oreille du vieil ouvrier :

— Serguemoine ! jette-t-il.

Méhoulle est bouleversé : son visage exprime la surprise et la terreur.

— Serguemoine ! répète-t-il en tremblant.

— Non, maintenant je suis Finocle ! prononce lentement et d'un ton sans réplique, le nouveau venu.

La Méhoulle regarde curieusement les deux hommes. Son mari, énervé, la pousse dans la pièce voisine :

— Laisse-nous seuls !

L'ouvrier angoissé dit rapidement :

— Que viens-tu faire ici ? Il ne faut pas rester, va-t-en, va-t-en, je t'en supplie.

S'en aller ? Cela ne fait pas du tout l'affaire de Finocle. Avec un calme olympien, d'une voix qui n'admet aucune résistance, il explique l'objet de sa visite.

Il a une fille, une fille dont il ne s'était jamais occupé et qu'il a retrouvée dernièrement dans une maison close. A ce moment de son récit, l'homme si imperturbable ne cache pas son émotion. Il veut sauver sa fille, il veut la faire changer de milieu. Et voici ce qu'il a décidé : il va habiter avec son enfant chez le ménage Méhoulle.

— Ah ! non, non ! fait l'ouvrier qui se révolte.

— Comment, non ? Souviens-toi, souviens-toi de notre jeunesse, souviens-toi de Mégis !

Méhoulle épouvanté arrête son ancien compagnon : le passé lui fait peur. Finocle est le plus fort ; il n'a qu'à parler, Méhoulle s'incline.

— Mais que va dire ma « bourgeoise », que va dire mon fils « Manu », une mauvaise tête ? essaie-t-il de protester.

— Eh quoi ! raille l'intrus, tu as peur de commander à ta famille ?

Le vieil ouvrier se redresse, il veut montrer à son copain qu'il a encore de l'énergie. Il appelle sa femme.

— Tu mettras un couvert de plus ! Monsieur reste à dîner avec nous. Et puis, tu prépareras sa chambre.

La Méhoulle grommelle. Aussitôt, son mari met les choses au point.

— Quoi, quoi ? D'abord, « il » paiera, et bien encore ; il a de l'argent. Et puis, même s'il ne payait pas, c'est moi qui commande, n'est-ce pas ?

Le fils, Manu, voyou à l'allure inquiétante, rentre pour dîner. Il s'assied insolemment, sans même adresser un mot à ses parents. Voyant un étranger, il a un mouvement de recul.

— Je te prie d'être poli, dit le père furieux.

Manu lance un coup d'œil en dessous à Finocle.

— C'est mon ami, fait Méhoulle, il prend pension chez nous !

Dégoûté, le jeune voyou repousse son assiette brutalement et s'en va en claquant la porte.

— Eh bien ! ma présence n'a pas l'air d'enchanter ta famille ! constate ironiquement Finocle qui n'en perd pas, pour si peu, l'appétit.



Finocle aurait cependant pu être inquiet. Méhoulle était loin d'avoir retrouvé avec joie son ancien compagnon. Son compagnon ? Son complice plutôt ! N'avait-il pas été au bain autrefois avec lui ? Maintenant, il s'était rangé... Pourquoi ? Oh ! mon Dieu, tout simplement parce qu'il avait aimé sa femme et parce qu'il était père de famille. Ce qu'il désirait, c'était la tranquillité.

Et voilà que ce Finocle — ce Serguemoine plutôt — venait réchauffer des cendres qu'il avait crues à tout jamais refroidies. Non seulement, il lui rappelait un passé d'aventures et de crimes, mais il ravivait en lui une terreur que rien n'avait pu lui faire oublier. Il avait étranglé, autrefois, la femme d'un certain Mégis et cet homme avait juré de se venger. Mégis était l'ami de Finocle. Que ce dernier parlât et Méhoulle ne pèserait pas lourd dans la balance du Destin !

Que voulez-vous ? Nul de nous n'est un héros ! Méhoulle avait peur. Finocle comprit qu'il avait barre sur lui.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés que Finocle amenait, en taxi, sa fille chez les Méhoulle, où il comptait lui faire prendre pension. Quelle émotion dans la rue !

Lorsque Noa descendit d'auto,

quarante paires d'yeux, au moins, étaient braqués sur elle. Le seul visage qu'elle remarqua, fut celui d'un jeune Italien, un ouvrier terrassier du nom de Cruseo qui regarda la jeune fille avec des yeux enamorés.

Et la vie se poursuivit, absolument transfigurée, dans l'humble rue où habitaient les Méhoulle.

Noa excitait le désir de tous ceux qui s'approchaient d'elle. C'était une belle fille brune, au corps dur et voluptueux de bête à plaisir. Faite pour l'amour, elle allait et venait avec une tranquille impudeur.

Le matin, en faisant sa toilette, elle se mettait quelque fois à sa fenêtre. Ses jeunes seins, fermes et élastiques, s'offraient sans voiles aux regards des passants et un vent de folie érotique soufflait sur la modeste rue sans nom.

Dans le caboulot tout proche où les habitants du quartier venaient prendre l'apéritif et jouer à la belote, on ne parlait que de la belle Noa. La jeune femme avait ensorcelé vieux et jeunes, petits et grands.

Cruseo, l'Italien qui, le jour même de son arrivée, avait remarqué la jeune fille, devient amoureux. Noa personifie pour son âme de poète qui s'ignore, la Madone. Malheur à ceux qui parlent mal d'elle ! Cruseo s'est rendu compte que la belle Noa n'est pas insensible à sa personne. Pour lui plaire, il compose des chansons ingénues qu'il chante de tout son cœur en s'accompagnant sur l'accordéon. Un jour, il s'enhardit à venir demander à Finocle la main de sa fille. Celui-ci le repousse rudement. A-t-il une situation ? Non. A-t-il de l'instruction ? Non.

Cruseo, atteint dans son amour-propre, insulte

Il s'abat sur ce corps d'où s'exhale un parfum de volupté.



Elle (Pola ILLERY) allait et venait avec une tranquille impudeur.

LES derniers reflets du jour brillent dans les flaques d'eau et sur les pavés d'une humble rue ouvrière.

Un homme solide, trapu, avec un masque d'empereur romain qui serait devenu une gouape de banlieue, est arrêté devant une maison à la façade lépreuse. Du linge sèche aux fenêtres.

— Méhoulle ! crie l'homme.

Une grosse femme dont un caraco de cotonnade comprime mal la puissante poitrine, montre son visage de ménagère jouflue et fanée à la croisée.

— Lequel c'est-y que vous demandez : le vieux ou le jeune ?

— Le vieux !

— Ben, alors, montez !

L'homme, posément, d'un pas assuré, pénètre dans le logis des Méhoulle. Un pauvre logis d'ouvriers : dans un coin, un poêle sur lequel mijote le fricot du soir ; au milieu, une table modestement servie.

La Méhoulle, commère curieuse, interroge le

Finocle et s'en va désespéré. Mais les deux jeunes gens s'aiment, ils se réunissent et Finocle, le terrible Finocle qui ne s'adoucit que devant sa fille, finit par consentir au mariage des deux amoureux.

Toute la rue est en émoi... Quelle nouvelle ! Le plus vexé de tous, c'est Manu. Lui aussi, il convoite la belle fille, mais ce n'est point pour l'épouser. Il ne l'aime point, il pense simplement qu'il retirerait de beaux bénéfices en faisant faire le trottoir à cette créature aux membres harmonieux et aux yeux de flamme.

Un soir, il rentre au logis : Noa est seule. Elle s'approche pour lui parler de Cruseo, qu'elle aime. Son odeur chaude et épicée trouble le mauvais garçon ; il lance un regard qui s'attarde sur les bras nus et sur la gorge qui gonfle la chemisette.

Et tout à coup, le sang se met à bouillir dans ses veines. Il veut posséder cette belle proie, tentante et voluptueuse. De son séjour dans une maison close, Noa a gardé l'habitude d'exciter les hommes : un sourire en coin de ses lèvres sanglantes, une façon de lever les yeux et de jouer des prunelles...

— Petite garce ! je te veux ! s'écrie Manu.

Il bondit sur sa proie qui n'est plus qu'une femelle traquée ! Elle tente de l'éviter en mettant entre eux deux la table. Mais il est le plus fort, il la saisit par les poignets, il l'attire à lui. La fille se débat, mais tombe à la renverse sur la table.

Dans la lutte, un de ses seins est sorti du corsage, la jupe s'est relevée, découvrant les jambes nerveuses et les cuisses. Le sang martelle les tempes de Manu. Il n'est plus qu'un mâle déchaîné... L'illusion du viol est, pour certains êtres, un excitant violent. Il s'abat brutalement sur ce corps d'où

s'exhale un affolant parfum de volupté ; il écrase ses lèvres contre la bouche humide de sa victime...



Dans cette rue sans joie, les passions s'exaltent comme des ferments en vase clos. Le vieux Méhoulle passe par des alternatives d'attendrissement et de haine. Tantôt, il veut chasser Finocle et sa fille ; il les hait ; il voudrait étrangler son ancien complice. Tantôt, au contraire, il se sent pris d'une bizarre affection pour lui. Cet homme, c'est sa jeunesse, c'est le bon temps de l'aventure et de la vie large et facile.

Un soir, les deux amis, assis côte à côte, boivent l'apéritif en évoquant les souvenirs du passé. Le vieux Méhoulle rappelle les exploits de sa jeunesse : l'alcool brouille un peu ses idées. Voilà qu'à propos d'une parole imprudente de Finocle, le vieux Méhoulle comprenant que son complice l'a frustré, autrefois, d'une part importante de bénéfice dans un cambriolage, entre dans une fureur malade. Il se colle avec son copain et le met à la porte. Sur ces entrefaites, rentre Manu, toujours grognon et sournois.

Encore sous l'empire de la colère, le vieux Méhoulle dévoile à son fils, la vraie personnalité de Finocle.

Sitôt après avoir parlé, il se dégrise. Il supplie son fils d'oublier ses paroles imprudentes.

— Mon sort, dit-il, est lié à celui de Sarguemoine : je suis aussi coupable que lui et, en plus, Megis dont j'ai tué la femme et qui a juré de se venger, me retrouvera... Je t'en supplie, Manu, ne t'occupe de rien !

Le mauvais gars est un indicateur de police. Il jubile : il va pouvoir se débarrasser de ce Finocle abhorré.

En effet, il le dénonce à la police. Plein de remords, Méhoulle avertit son complice et le conjure de s'enfuir. Finocle perd du temps auprès de sa fille, gravement malade. Le vieil ouvrier est désespéré ; la haine et l'amour, la loyauté et la trahison se partagent son cœur.

Finalement Sarguemoine-Finocle, après avoir confié sa fille malade à Cruseo, se résout à s'enfuir. A peine a-t-il mis les pieds dans la rue qu'il est cueilli par les agents. On l'emmène.

— Attendez ! crie une voix décidée.

C'est Méhoulle, repris par le goût de l'aventure et le remords, qui vient se livrer à la police.

Jean DORSENNE.

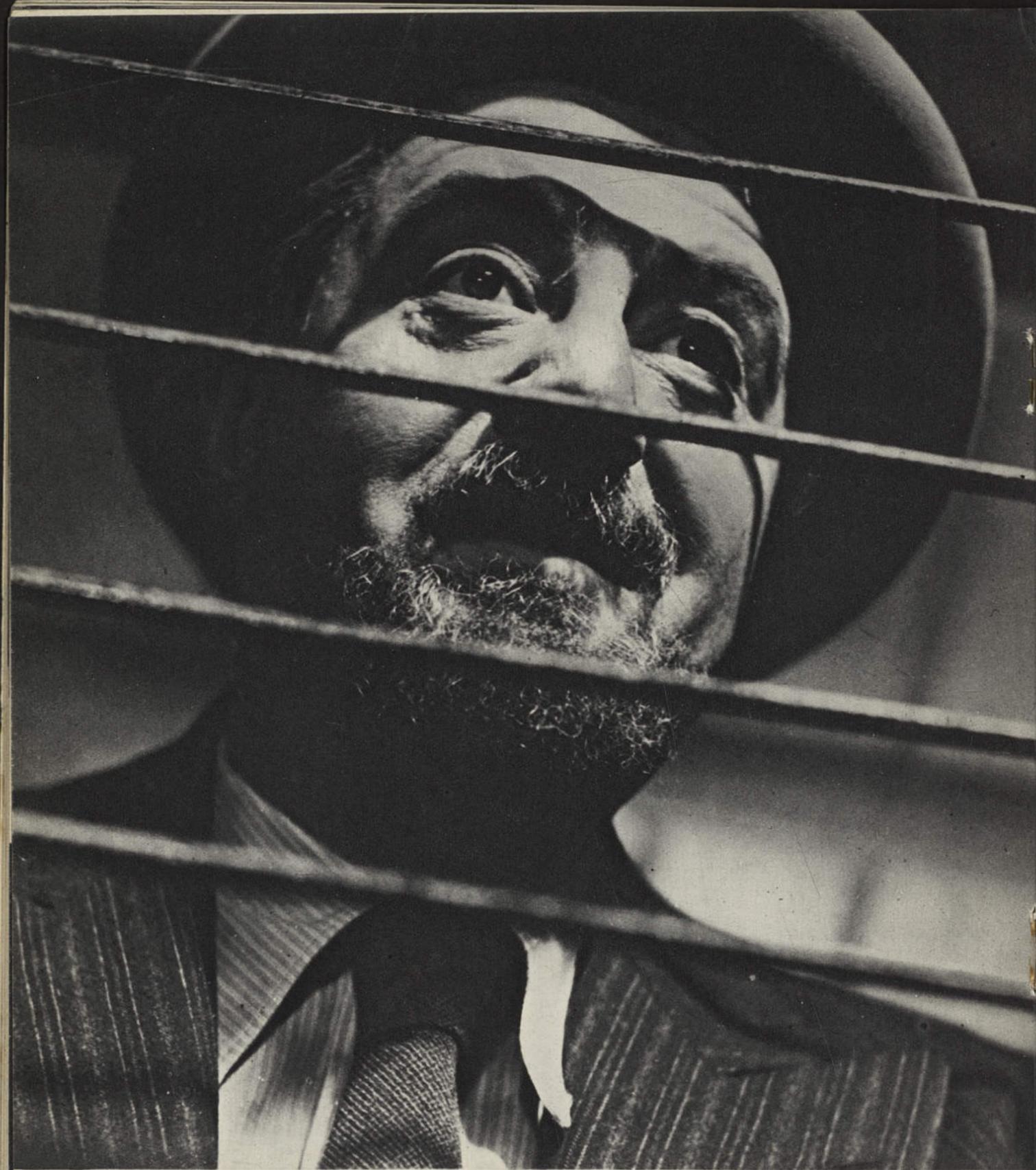
Photos C.I.D.



Rudement Méhoulle apprend à son fils à respecter son ami.



Dans le film « Anaconda », cette charmante artiste ne craint pas de nous montrer son anatomie. Qui s'en plaindrait ?



RAIMU dans « Ces Messieurs de la Santé »,  
film Pathé-Natan qui passe à Marivaux.

# A la recherche de jolies filles

Grand reportage-enquête de Jean-Charles REYNAUD.

## I. COMMENT JE FUS APPELE A JOUER LES DIOGENE AU BENEFICE DU BEAU SEXE

**D**ERNIEREMENT, un cinéaste ami, qui préside aux destinées d'une firme importante, me déclara avec l'air de m'offrir un portefeuille de ministre :

— Mon cher, Pat Burke, le grand producteur américain, est à Paris... Il est venu faire une enquête personnelle sur notre cinéma et il compte sur moi pour l'accompagner dans les salles... Malheureusement, je n'ai pas le temps... Alors, je lui ai parlé de vous... Non, ne me dites rien... C'est très intéressant pour vous...

Une demi-heure plus tard, je me trouvais dans un luxueux appartement d'un palace de l'Etoile et M. Pat Burke me secouait la main d'une façon classiquement yankee, endolorissant mes phalanges :

— How do you do, Mister Reynaud?... Seat down... A cigar? A glass?...

D'ailleurs, tout était classiquement yankee chez lui, son physique, son allure, ses manières. Des cheveux blanchissants de quinquagénaire couronnant un visage glabre dont une expression malicieuse tempérant la rudesse. Des yeux étonnamment vivants s'embusquant derrière des lunettes d'écaille. Une denture « fifty-fifty » aurifiée. Une stature de champion des Jeux olympiques. Un rire de tonnerre. Des cigares éléphantesques enflant ses poches de gilet. Il donnait l'impression de le faire exprès à force d'être classiquement yankee. Il l'était au point de devenir conventionnel et, comme s'il se fût échappé d'un « talkie » d'Hollywood, on avait envie de lui dire : « O.K. pour la composition ! »

— Mister Reynaud, me dit Pat Burke, je pense connaître beaucoup de « good time » en France et j'espère que vous m'aidez... J'ai déjà exploré, pendant mes autres voyages, Montmartre, Montparnasse, la rue de Lappe, Belleville et je ne sais plus quoi encore, mais vous me montrerez d'autres coins « exciting », n'est-ce pas pas ?

Je ne traduis, bien entendu, ici, ni son accent naso-britannique ni l'abondance de ses américanimes.

— Mais Mister Burke, fis-je étonné, je croyais que je devais vous servir de mentor dans les milieux cinématographiques et non pas...

Un rire jaillissant trancha ma phrase :

— Absoluty !... Ça, c'est le « business » et, en France, ça doit marcher avec « le » rigolade... Et, vous savez, je me suis déjà un peu préparé à New-York... Je sais dire que « je suis à la page » et que « je travaille avec le chapeau »... Alors, O.K. Mister Reynaud ?

Qu'auriez-vous fait? comme demanderait Chevalier. D'ailleurs, que ne ferait-on pas pour le cinéma? J'acceptai.

— O.K., Mister Burke !

J'aime autant vous dire tout de suite que, le premier soir, notre travail écarta résolument le « business » et ne comporta que « le » seul et unique rigolade. Pat Burke ne me fit grâce d'aucune boîte de Montparnasse ni de Montmartre. Déjà, au dîner, au moment du Pouilly et des Claire, il m'appela « Charlie ». A minuit, au « Fiacre », il me qualifiait de « old bean » (vieil haricot), expression de cordialité fort en vogue en Amérique. A deux heures du matin, à « La Boîte à Matelots », il me traitait de « cher vieil idiot » et me meurtrissait les omoplates de tapes à ébranler un peuplier. A trois heures, aux « Nudistes », il administrait des claques sonores sur les postérieurs des dames qui passaient et réclamait qu'on devêtît, sur la muraille, celui de Gaby Morlay, voilé, comme on sait, par ordre supérieur, si je puis dire. A cinq heures, à la « Chauve-Souris », il célébrait, sur le mode tonitruant, les joies du « french love », offrant le refuge de sa vaste poitrine à des poules criillantes, versant du champagne dans leur corsage, et ayant fait, cette fois, de mes pauvres côtes l'objectif de ses démonstrations amicales et meurtrières. A sept heures, il me fallut mobiliser deux amis à la carrure d'armoire normande pour éviter qu'il sillonnât les airs de bouteilles et de verres et pour le hisser dans un taxi d'abord, puis dans l'appartement de son palace ensuite.

L'admirable, c'est qu'à midi, ce fut lui qui me

tira du lit, l'œil frais, la mine reposée, l'allure ingambe :

— Hello, Charlie, damné paresseux !... Debout, quickly... On va manger confortablement et, après, le « business ».

Ce disant, il me tendait un énorme cigare dont la seule vue me souleva le cœur.

— Nous passâmes l'après-midi entière dans des salles obscures et, le soir, nous retournâmes au cinéma. Et cet emploi du temps dura huit jours consécutifs sans qu'il fût le moins du monde dommageable aux sorties nocturnes. Ah ! Pat Burke était aussi ardent au business qu'à « le » rigolade !

Le soir du huitième jour, le grand producteur yankee me déclara devant son cinquième whisky :

— Well, Charlie... Le cinéma français, il a fait quelque progrès... « Poil de Carotte », « La Maternelle », pas mal... Mais ce qui vous manquera toujours, à vous, ce sont de jolies filles comme nous en avons en Amérique... Comme nous en avons montré dans les « Mack Sennet » comédies... comme nous en montrons encore dans « Forty Second Street », « Kid from Spain », « Chercheuses d'Or », « Prologues » and so on...

Mon amour-propre national regimba :

— Mister Burke, nous avons en France autant de jolies filles que chez vous... et si l'on en voit moins au cinéma que nous le souhaiterions, c'est parce qu'on ne se donne pas la peine de les chercher...

— Alors, prouvez-le, cher vieux susceptible...

Tenez, je reviens dans un an... Je vous laisse tout ce temps pour faire vos recherches et je vous parie que, d'ici là, vous n'aurez pas trouvé trente girls comparables aux nôtres...

Son nationalisme frisait l'insolence, à ce yankee !

— Combien pariez-vous, Mister Burke ?

— Dix mille francs.

— O.K. Mister Burke !

Depuis, Pat Burke est parti et moi, pour vos beaux yeux, Mesdames, j'ai risqué une somme, infime évidemment, puisque vous en êtes l'enjeu, mais que je voudrais bien, tout de même, ne pas perdre. Oh ! je ne suis nullement inquiet. J'ai un an devant moi et puis, surtout, je crois sincèrement à la beauté des femmes de chez nous. Je crois qu'elle existe chez les modestes travailleuses comme chez les grandes dames. C'est donc partout que je la chercherai. Un jour, on me verra parmi les dactylos ou les vendeuses de magasin, un autre

dans une réception de petites bourgeoises ou à un bal ultra-chic. Et je saurai toujours faire la part de la beauté authentique et des parures qui abusent.

D'accord avec ce journal et flanqué d'un photographe de choix, je me promènerai dans Paris, d'abord, en province ensuite. Je demanderai à celles de vous que je remarquerai de vouloir bien poser devant l'appareil et, chaque mois, leurs photographies paraîtront dans « Cinéma ». Chaque mois aussi, nous demanderons à nos lecteurs et lectrices de désigner trois lauréates pour pouvoir, dans un an, soumettre à l'appréciation de M. Pat Burke plus de trente jolies Françaises, dépassant ainsi le chiffre qu'il a fixé comme le maximum de nos possibilités.

A celles dont l'effigie paraîtra dans ce périodique, lauréates ou non, nous ne promettons rien au point de vue cinématographique, M. Burke ne m'ayant rien promis. Leur seule gloire seront d'avoir été choisies parmi beaucoup d'autres et d'avoir leur beauté diffusée par un journal à gros tirage. Libre à elles de s'en servir personnellement auprès des metteurs en scène dans le cas où l'incertaine carrière de l'écran les attirerait. Si, en agissant de la sorte, elles connaissent le succès, nous nous féliciterons, du moins, d'avoir été les artisans indirects de leur réussite.

Donc, Mesdames, donc, Mesdemoiselles, à partir de demain, regardez bien autour de vous. Si vous voyez un monsieur aux yeux fureteurs et hardis, accompagné d'un autre monsieur nanti d'un appareil photographique, ne les prenez pas pour des « suiveurs » en quête de bonne fortune et réservez-leur le meilleur accueil.

Jadis, Diogène, pourvu d'une lanterne, dans les rues d'Athènes, cherchait un homme. Nous, dorénavant, munis de notre appareil, cette lanterne magique par tous les espoirs, toutes les joies et tous les imprévus qui en naîtront, nous circulerons dans les rues de Paris, à la recherche de jolies filles.

Jean-Charles REYNAUD.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO :

Suite de notre reportage-enquête

A LA RECHERCHE DE JOLIES FILLES

**PARMI LES VENDEUSES  
DES GRANDS MAGASINS**

avec les portraits des Vendeuses choisies par notre collaborateur.



Entre deux prises de vues de « Prologues », ces gentilles figurantes d'Hollywood ont posé pour vous.

# Histoire d'un petit chien qui voulait faire du cinéma

Par BOISYVON.

Il apparut un jour, sur la plage de Sainte-Maxime et personne ne sut d'où il venait. Il semblait seulement extrêmement intéressé par les « gens qui faisaient du cinéma » à deux pas de la mer. Un monde nouveau se révélait à ses yeux ravis. Il s'approcha des appareils, en renifla les pieds et leur paya son tribut de gratitude de la façon qu'on sait.

Ceux qui l'aperçurent à ce moment furent les assistants de Léo Mitler qui tournait alors les extérieurs du film « La Nuit à l'Hôtel » et ils s'efforcèrent de le chasser, car, le moins que l'on put dire était que le chien ne payait pas de mine. Il portait un poil hirsute qui, vraisemblablement, n'avait jamais connu ni la brosse ni le désinfectant et les scotches bien soignées de Marcelle Romée et de Betty Stockfeld firent semblant de ne pas le voir pour n'avoir point à lui dire bonjour.

Le chien venu on ne sait d'où n'en parut point intimidé. Sans doute, il en avait vu bien d'autres. Il avança, prudemment, mais sûrement et découvrant tout d'un coup le microphone, s'installa devant lui en extase. Pour la première fois, il voyait un saucisson noir, pendu en l'air sur une plage de bains.

— Enlevez ce chien, dit Léo Mitler, je ne fais pas de documentaire pour le Jardin d'acclimatation ! »

Le maquilleur et l'habilleuse se crurent particulièrement désignés pour s'occuper de cet animal misérable. Ils appelèrent le chien qui les suivit docilement et pour lui prouver qu'ils ne le considéraient pas comme une quantité négligeable, lui confièrent une pile de vêtements à garder.

Il les garda. Ou tout au moins, il les garda tant que la prise de vues ne fut pas commencée, car à peine eut-il entendu Mitler crier « on tourne ! » qu'il abandonna les vêtements et revint se placer au milieu du champ. On lui jeta une pierre. Il l'ignora. On le menaça de la fourrière. Il prit un air triste, désolé et regarda les deux scotches avec commisération, paraissant croire que cette persécution s'adressait seulement à eux.

— Emportez ce chien, hurla Mitler qui ne s'impose pas à l'adoration des peuples comme un modèle de patience et qui voyait le soleil décliner.

On le prit au lasso, on le ficela, puis, enveloppé dans un peignoir de bain, on le transporta dans un lieu tranquille, et il fut confié à une dame fort respectable. Mitler put tourner. C'est-à-dire qu'il tourna pendant une demi-minute. A peine les deux héros commençaient un dialogue d'amour dans le plus recommandable silence que des hurlements

tragiques les interrompirent. Cela montait, grondait et finissait dans une plainte aiguë qui perçait le cœur.

— Seigneur ! murmura Mitler qui s'épongea le front... voici le Jugement dernier !

Et il se mit à songer à tous ses péchés, à toutes les lettres auxquelles il n'avait pas répondu, à tous les dîners qu'il n'avait pas rendus...

Ce n'était heureusement que le chien que l'on vit arriver au grand galop sous la forme inattendue d'un peignoir de bains à oreilles et à pattes et suivi de la dame respectable, laquelle s'efforçait en vain de soutenir le train. Elle l'appelait par tous les noms qu'il aurait pu avoir et en ajoutait quelques-uns de son cru... à la vérité c'étaient là des épithètes malsonnantes plutôt que des noms à proprement parler.

Le chien n'en eut cure. Il se plaça devant l'objectif, la langue pendante, satisfait de soi-même. Il aboya deux ou trois fois pour essayer sa voix et il se mit à rire. C'est l'assistant Ormez qui rapporte le fait; il le raconte même dans ces propres termes :

— Quand un chien relève les coins de sa bouche jusqu'aux oreilles et secoue les épaules en faisant : « Hi ! hi ! hi !... c'est bien qu'il rit, n'est-ce pas ? »

Léo Mitler le considéra avec attention, puis secoua la tête :

— Non ! dit-il, nous ne tournerons pas aujourd'hui... je ne veux pas commettre un meurtre !

On enleva les appareils et les artistes quittèrent la plage. Seul, le chien resta dans le peignoir de bains qu'on lui laissa généreusement. Le lendemain, on ne le revit pas, le surlendemain non plus. Le troisième jour, Léo Mitler, montant dans sa voiture pour regagner Paris, sentit sous ses jambes une masse élastique et chaude. Il y porta la main :

— Ah ! ça ! s'exclama-t-il en la retirant.

C'était le chien. Léo Mitler n'eut pas le courage de le renvoyer. Il l'emmena à Paris et le fit débiter au studio. Pourtant, j'appris que, depuis, il avait refusé de payer sa cotisation annuelle à la Société Protectrice des Animaux.

Quant à l'animal, il fait la joie et le tourment — il s'appelle Maxime maintenant — d'un photographe qui le prit à son service croyant lui apprendre à développer. Il n'y parvint point, Maxime ayant en même temps acquis la fâcheuse habitude de lécher l'émulsion des plaques vierges qu'il prend, croyons-nous, pour du lait condensé !

artiste de théâtre et de cinéma, métier qui demande tant d'artifices !

Lorsque j'orientai la conversation vers la question cinéma, je reçus cette réponse étonnante de la part d'une star cinématographique :

— Il n'y a pas que le cinéma dans la vie, mais tant de choses plus belles, plus intéressantes : l'étude, la lecture (sérieuse, bien entendu), la philosophie, la psychologie, les langues étrangères...

Des mots bien sévères et bien barbares sur une bouche aussi joliment peinte !

Comme j'ai le malheur d'avouer une faiblesse — être joueur — Jeanne Boitel sursaute :

— Le jeu... comment peut-on être joueur ? C'est gâcher son existence que de jouer ! Il y a des choses plus passionnantes que le jeu : « l'étude et le travail ».

Jeanne Boitel, déesse de la sagesse, repousse tout plaisir frivole.

Avis aux profanes qui se font des illusions sur la vie de fêtes des artistes...

Le travail, toujours le travail et toutes vous diront la même chose, si bien que nous finirons sans doute par le croire.

Certaines se figurent que le travail comporte dans son ensemble, pour une artiste, la partie cinéma ou la partie théâtrale.

Pour Jeanne Boitel, d'après ce que j'ai compris, le cinéma compte assez peu. Quand à la partie théâtrale, qui, chez elle, est souvent partie vocale, elle n'y tient pas outre mesure, vu le trac qu'elle ressent avant de monter en scène; ce ne sont, en somme, que des moyens d'existence que l'on tolère, par reconnaissance, et qui lui permettront de se livrer à des virtuosités intellectuelles, à des lectures instructives et savantes, et à des loisirs d'été où elle offrira son corps aux rayons du soleil, très intellectuellement, bien sûr.

Toutes les minutes, le téléphone, nous envoie sa sonnerie dans les oreilles et cet ennemi diabolique du reporter vient couper le fil de notre entretien.

Un metteur en scène, un auteur qui amène la conversation sur l'« Affaire », bon sujet pour sa pièce, un camarade qui conseille des pilules homéopathiques contre le trac, ce maudit trac qui, ainsi qu'elle l'avoue, l'assaille lorsqu'elle passe en scène... et ce soir, elle va faire un tour de chant à Reims, pour la présentation de **Casanova**.

Espérons que les pilules, si elles ne lui font pas de bien, ne lui feront pas

de mal... Comme ce chanteur qui, atteint du trac, se remontait à l'alcool, si bien qu'un soir, au moment de passer sur le plateau, on s'aperçut soudain qu'il était complètement saoul.

Mais il me faut partir.

Dans la pièce voisine, on vient d'introduire une miss qui vient pour la leçon d'anglais.

— Et surtout, ne me faites pas dire d'énormités, je vous en prie !

Elle m'a dit si peu de choses que je crois avoir fait pour le mieux. Je ne voudrais causer nulle peine, même légère, à la charmante Jeanne Boitel, star savante, qui accueille si aimablement les journalistes

R.-G.-A. GRUN.

**P.-S.** — Je m'excuse de ne pouvoir soumettre aux regards de nos lecteurs Mlle Jeanne Boitel en nudiste intégrale, spectacle certainement séduisant; mais ce spectacle est réservé aux seuls adeptes de cette religion court vêtue.

Avis aux amateurs !

Seulement, ne croyez pas qu'entrer dans un club nudiste est très facile. Il faut être présenté par deux parrains et agréé par le groupe.

Peut-être l'exemple de Mlle Boitel convertirait-il nombre de nos lecteurs et lectrices à cette religion nouvelle. La charmante vedette en serait certainement enchantée.

Ivan MOSJOUKINE et Jeanne BOITEL dans **Casanova**.



# Indiscrétions...

## « Combine » for ever !

On n'ignore pas que la grande souveraine du jour, la Combine, triomphe également dans l'industrie cinématographique et ceci à tel point que l'on a pu donner du metteur en scène cette définition : un homme qui a trouvé un commanditaire.

On peut se figurer ce que cette course à la commandite comporte d'in vraisemblables et innombrables épisodes comiques, dignes de justifier le tableau qu'en a tracé Paul Morand dans son roman de « France, la Douce ».

A côté des metteurs en scène qui ont la chance de tomber sur de jeunes et jolies filles qu'un protecteur veut lancer, il y a les beaux garçons qui trouvent des « commanditrices », si l'on peut risquer un tel néologisme...

Il était une fois un solide gars qui arrivait, disait-il d'Australie, où il avait tourné, disait-il encore, des films merveilleux ! A beau mentir qui vient de loin !

Il eut la chance de trouver une femme qui, pour ses beaux yeux, fit les frais d'un petit film, soi-disant de première partie, mais qui ne fut en réalité ni de première ni de seconde partie, puisqu'il n'arriva jamais jusqu'à l'écran des salles payantes, même au moment des cerises.

Heureusement que notre homme n'était pas embarrassé pour trouver une remplaçante qui lui donna l'élan nécessaire pour faire résonner dans une usine métallurgique la puissante... voix du métal, dont on parle beaucoup et depuis si longtemps qu'on se demande si elle parviendra jamais à se faire entendre !

## L'intelligence et le cinéma.

Quel est donc ce metteur en scène... ingénu qui, interviewé par un de nos confrères, eut l'idée singulière de dire : « Je développerai bientôt ma théorie de création basée sur l'instinct par opposition à l'intelligence !!! »

Frémissons de penser à ce que cette science innée pourra enfanter comme œuvres cinématographiques !

Ceci ne justifie-t-il pas pleinement cette déclaration de M. Henri Clerc disant :

« J'ai été amené à voir de près comment se réalise un film et j'avoue que la... mettons la singularité de certaines méthodes n'a pas été sans me surprendre ! »

## Chassé-Croisé.

On dit que Maurice Chevalier va quitter définitivement Hollywood et revenir à ses premières amours, tandis que Charles Boyer vient de partir en Amérique appelé par un long contrat avec la Fox Film.

Ce retour ne compense certainement pas ce départ et le théâtre regrettera l'absence de cet intelligent et excellent acteur...

Il est vrai qu'aujourd'hui, le théâtre est dans un tel marasme, que nous ne pouvons faire grief à nos artistes d'aller gagner de l'argent ailleurs !

## Crainquebille.

On a beaucoup parlé de la nouvelle version cinématographique de « Crainquebille » pendant qu'on la réalisait... Peut-être en parlera-t-on moins à présent !

Ce film, en effet, pour sa première semaine, n'a pu trouver d'autre hospitalité que celle d'un cinéma de la rue de Courcelles. Les salles des boulevards ne lui furent point accueillantes...

## Le galant metteur en scène.

On raconte que tel metteur en scène, très ardent au déduit, ne se fait pas faute, à l'occasion, de profiter de la docilité des artistes ou des figurantes à qui son prestige ou ses promesses en imposent. Que ne ferait-on pour avoir un jour un grand rôle dans un de ces films qui, sur l'écran, font palpiter les spectateurs réunis dans les salles obscures !

Or donc, notre homme, ayant rencontré une petite figurante aussi charmante qu'obéissante, fut ce jour-là dénué de patience et s'avisait d'entraîner la jeune femme en un petit réduit qui servait de débarras... Mais au plus fort, et peut-être au meilleur de la conversation, le bouillant metteur en scène fut alerté par des exclamations et des rires qui troublèrent ses... discours.

Impétueux et brutal, il se précipita sur la porte du petit réduit et l'ouvrit avec violence...

Son mouvement avait été si rapide et si imprévu que deux femmes, deux habilleuses, qui, sans méfiance, s'appuyaient contre la porte en regardant par le trou de la serrure, furent projetées à terre au milieu de cette pièce, qui avait été transformée pour la circonstance en boudoir galant...

La surprise et la confusion des deux indiscrettes personnes n'eurent d'égaux que la colère du metteur en scène.

Quant à la petite figurante, elle avait été prise d'un inextinguible fou-rire qu'elle eut toutes les peines du monde à calmer !

## Ignorance.

L'ignorance de certains grands dirigeants du cinéma français n'a d'égale que leur prétention.

L'annonce d'un prochain film adapté de **Maria Chapdelaine**, le chef-d'œuvre et très illustre roman canadien de Louis Hémon, nous remémore un petit fait absolument authentique qui date de quelques années.

C'était l'époque de la pleine vogue du livre qui, en moins d'une année, avait atteint le tirage formidable de 800.000 exemplaires. On venait, en outre, de le traduire dans toutes les langues. Tous les journaux avaient loué hautement cette belle œuvre d'art et d'émotion. **Maria Chapdelaine** en un mot, était le livre du jour dont tout le monde parlait.

Le cinéma devait être fatalement alerté sur ce succès mondial. Un jour, l'un de nos meilleurs metteurs en scène, qui avait réussi à obtenir une option de l'éditeur, vint trouver M. R. H..., fondateur et administrateur d'une grande firme au nom bien français.

— Cher ami, je vous apporte une œuvre exceptionnelle... une affaire d'or, dit le metteur en scène.

— Quoi ?

— **Maria Chapdelaine !**

Le réalisateur guignait du coin de l'œil son interlocuteur, mais celui-ci ne broncha pas :

— **Maria** quoi ? dit-il avec une moue de mépris, ce n'est pas connu, ça ! Trouvez-moi autre chose !

L'option tomba par la faute de M. R. H... et de ses pareils. **Maria Chapdelaine** va voir les feux de l'écran. Le cinéma a mis près de dix ans à se douter de la réalité de ce chef-d'œuvre.

## Scandale.

Le cinéma a ses scandales comme la politique et la finance. Ils sont nombreux et notoires. Ces scandales sont de tous ordres. L'un des plus fastueux fut certainement celui du **Roi Pausole**, du réalisateur russe Granovsky. Nous estimons, en effet, que le seul fait d'enfourer une dizaine de millions dans une production qui n'a absolument rien de grandiose et qui, par surcroît, peut être considéré comme un petit crime de lèse-littérature, constitue une mauvaise action.

Avec ces dix millions mal employés, on eût pu réaliser dix films excellents dont le public français aurait profité.

De tels gaspillages coulent une industrie et discréditent un art !



Un magnifique ensemble de « Prologues ».

# Nos critiques

## FEU TOUPINEL.

La pièce d'Alexandre Bisson et A. Carré est du bon vaudeville d'autrefois. Nous y voyons un certain Toupinel, négociant en vins de Bordeaux, partager son temps et sa fortune entre Mme Toupinel qui vit à Bordeaux et une folle maîtresse qui vit à Paris. Toupinel qui avait toujours fait passer l'illégitime pour Mme Toupinel, vient à mourir. Un ami de Bordeaux épouse la veuve tandis qu'un ami de Paris épouse la maîtresse. C'est, on l'avouera, gros de complications. Mais où cela devient inextricable, c'est quand les deux ménages viennent habiter à Paris dans le même immeuble et sur le même palier.

Roger Capellani a réalisé sur une très brillante et alerte adaptation de Georges Dolley un film dont le mouvement et la gaieté sont les qualités essentielles. Et c'est très vivement mené par Pierre Etcheparre, Mauricet, Colette Darfeuil, Simone Deguyse, Gildès, Morton, Vilbert, Alice Tissot, Barencey. — Ed. Eparoud.

## LA GARNISON AMOUREUSE.

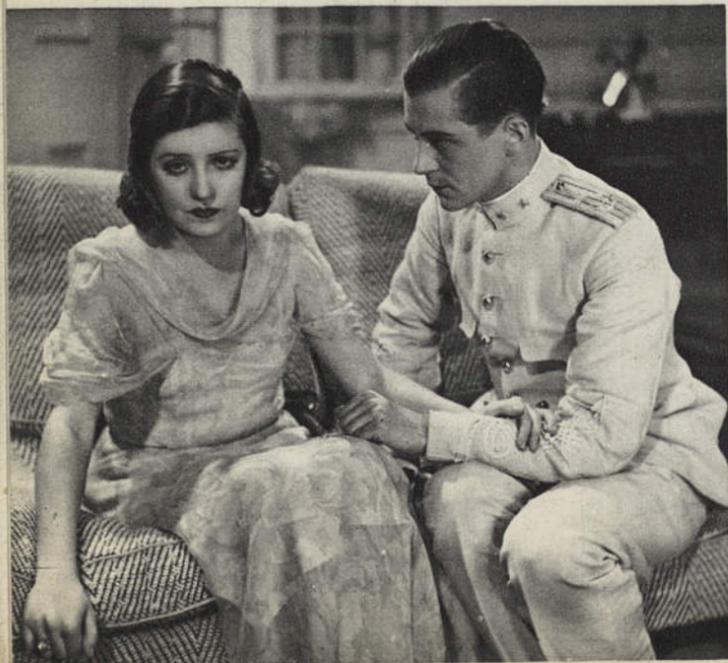
Voici un film bien amusant et qui, n'ayant d'autre prétention que de faire rire ne justifie nullement certaines appréhensions de la police parisienne laquelle, croyant avoir à faire à un film antimilitariste, avait mobilisé à la porte de la présentation des forces imposantes. On rit à la sortie comme on avait ri à l'intérieur.

Le film pour lequel Jean Boyer écrit des dialogues étincelants nous fait pénétrer à l'intérieur d'un quartier de cavalerie dont officiers et soldats pensent beaucoup plus aux choses de l'amour qu'à celles du service. Comme vous le voyez, ce n'est pas extrêmement grave. Et c'est très amusant !

La réalisation et la photo sont soignées, mais l'interprétation est remarquable. Trois cavaliers de la trempe de Fernandel, Raymond Cordy et Pierre Brasseur ne sont pas pour engendrer la mélancolie. Lucien Baroux est un brave homme

de colonel inflammable et Pierre Magnier un général de grand style.

Jean SERVAIS et Marcelle CHANTAL dans Amok.



Marie MARQUET et François ROZET dans Sapho.

Mais que Betty Stockfeld a de charme ! Quel savoureux accent ! Et quel... sex-appeal troublant ! — Ed. E.

## CRAINQUEBILLE.

Le film de Jacques de Baroncelli nous fait-il oublier celui de Jacques Feyder ?

N'opposons pas ces deux versions — muette et parlante — du chef-d'œuvre de Courteline et reconnaissons que l'adaptation de Baroncelli est parfaitement réussie.

Surtout Tramel nous a étonné dans le rôle du célèbre et malheureux marchand de quatre-saisons traqué par le seigneur agent. Son jeu tout en finesse et en nuances fait merveille. C'est vraiment d'un grand artiste et on peut regretter que Tramel soit si souvent employé dans des rôles de la plus outrancière vulgarité. Il peut beaucoup mieux et Crainquebille le prouve.

Bonne interprétation de Rachel Devirys, de Marthe Mussine, d'Emile Gênois et du bon chansonnier Vincent Hyspa. — Ed. E.

## MIQUETTE ET SA MERE.

Un film bien quelconque, mal sonorisé, décousu, sans grand intérêt.

Ce film est tiré de la pièce célèbre de R. de Flers et Caillovet qui eut tant de succès jadis.

Mais rien n'a plus vieilli aujourd'hui que les triomphes d'avant-guerre. Cette époque est plus lointaine de la nôtre que les temps préhistoriques. Les caractères inconsistants de cette époque heureuse ne cadrent plus avec l'amertume de notre temps. Les marionnettes sont passées de mode.

L'auteur du scénario, M. Henri Diamant-Berger l'a bien compris. Il a voulu rajeunir la pièce. Il a eu tort. Une pièce rajeunie, c'est comme un vieux beau greffé : c'est artificiel et faux. Les aventures de Miquette, la fille espiègle de la burlesque de Château-Thierry, qui, fiancée par dépit au vieux marquis de la Tour-Mirande, finit par épouser le jeune neveu dudit marquis, qu'elle aime depuis toujours, auront bien du mal à passionner le public.

Et cependant, ce film est défendu par une pléiade de vedettes incomparables : Blanche Montel, Jeanne Cheirel, Marcelle Monthyl, Pauline Carton, Michel Simon, Alerme, Roland Toutain, avec leurs camarades Viola Vareyne, Marthe Mellot, Serjius, Hiéronimus, Robert Ozanne, font tous ce qu'ils peuvent pour harponner l'attention fugace des spectateurs. Ils y réussissent... un peu. Et ce n'est pas un mince mérite. — G. D'Hervilliez.

## FOOTLIGHT PARADE (PROLOGUES) (Film parlé en anglais).

Ce film est le troisième de la série qui nous donna 42<sup>e</sup> Rue et Chercheuses d'Or. Le réalisateur est le même que pour 42<sup>e</sup> Rue : Lloyd Bacon. Mais ici, ce dernier n'a plus retrouvé l'unité d'action dramatique qui a fait de 42<sup>e</sup> Rue un film difficilement imitable, considéré dans le monde entier comme une des réalisations les plus remarquables du cinéma parlant.

Prologues nous rappelle plutôt Chercheuses d'Or. Le scénario n'est qu'un prétexte pour nous montrer les merveilleux ballets et les très jolies girls de Busby Berkeley. Ces tableaux féériques pris sous les angles les plus variés avec des transformations continues, ne sont possibles qu'au cinéma. Les trois « prologues » de Footlight Parade : l'Hôtel de la Lune de Miel, Shanghai Lil et surtout la « Chute d'eau » sont splendides et constituent un régal de véritable cinéma.

Malheureusement, pour assister à ce merveilleux spectacle, il faut supporter tout le début du film qui est plus que banal, sans grand intérêt et d'une vraisemblance bien mince. Les tableaux finals valent néanmoins la peine de ce sacrifice.

James Cagney, nouvelle vedette, est plein de fougue et montre qu'il est un excellent danseur. A ses côtés, nous retrouvons les interprètes de 42<sup>e</sup> Rue ou de Gold Diggers : Ruby Keeler, Dick Powell et Joan Blondell. — P. Autré.

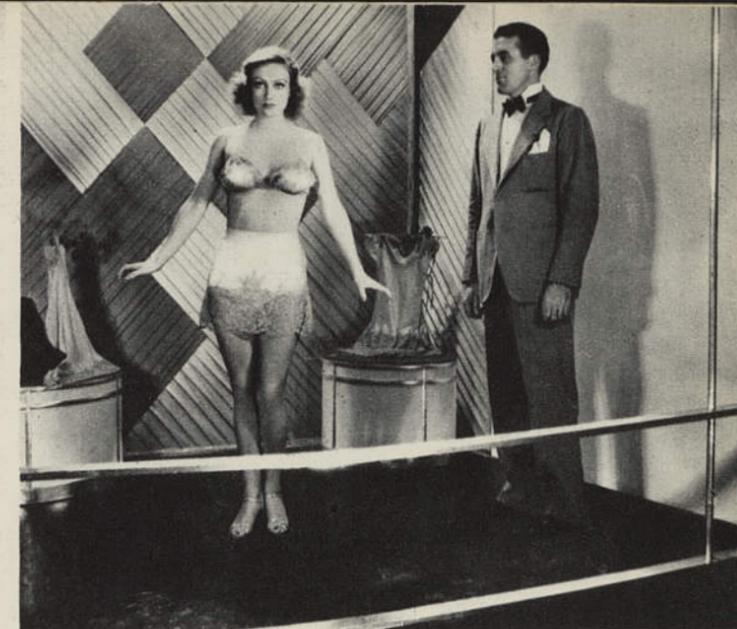
## ESKIMAUX (ESKIMO, Film parlé en anglais).

Voici une œuvre particulièrement intéressante et qui ne semble pas trop truquée. Il y a là, de la part des Américains, un réel progrès sur Ombres blanches et Trader Horn, films du même réalisateur. Esquimaux nous montre la vie simple et les mœurs curieuses de ces petits hommes du Grand Nord. Comme dans Ombres blanches, le film tend à prouver que leurs rapports avec les blancs ne sont pas toujours à l'honneur de la civilisation américaine. Le film comporte des vues admirables d'extérieurs et des scènes de pêche et de chasse très dramatiques. C'est certainement un des meilleurs et des plus sincères documentaires romancés réalisés à ce jour. On nous dit que les interprètes sont tous des Esquimaux. Le personnage de Mala pourrait en faire douter ainsi que certaines autres scènes avec fond réalisées sans aucun doute en studio. — P. A.

## LE ROI DE LA BIÈRE (WHAT NO BEER) (Film parlé en anglais).

Voici le premier film parlant de Buster Keaton donné en

FLORELLE et Charles BOYER dans Liliom.



Un charmant déshabillé de Joan CRAWFORD dans Dancing Lady.

France en version originale américaine. C'est certainement son meilleur film depuis le cinéma parlant. Dans le Roi de la Bière, film amusant et sans prétentions, on reverra avec plaisir « l'homme qui ne rit jamais » et son joyeux partenaire : Jimmy Durante.

La partenaire féminine de Keaton est Phyllis Barry qui parut déjà dans Cynara où elle jouait la maîtresse de Ronald Colman. — P. A.

## ROMAN SCANDALS (SCANDALES ROMAINS) (Film parlé en anglais).

Voici le film annuel d'Eddie Cantor. Il y a un an, nous eûmes Le Kid d'Espagne. Auparavant, il y eut Palmy Days, Whoopee.

Scandales romains est encore un film à très grande mise en scène dans lequel la musique, les girls, les effets comiques, les danses, se mélangent pour composer un spectacle agréable et divers, jamais lassant et souvent très amusant.

Le film relate les aventures d'un citoyen américain de Rome (U.S.A.) qui se trouve transporté dans un rêve à Rome (Empire romain) il y a 1.900 ans. Vendu d'abord comme esclave à un Patricien, Eddie Cantor se voit mêler ensuite à de nombreuses aventures.

Eddie Cantor fait ses numéros habituels sans oublier la chanson nègre. Une star de la radio américaine, Ruth Etting, est sa charmante partenaire. Sa voix est des plus agréables. Les girls de Busby Berkeley sont très belles en esclaves sacrifiées.

L'ensemble est un très bon film, mais il n'a ni le rythme ni la fantaisie continue des productions précédentes d'Eddie Cantor. — P. A.

## TOUJOURS DANS MON CŒUR (EVER IN MY HEART). (Film parlé en anglais.)

Ce film est sans doute parti d'une intention louable. On voulait nous montrer les résultats possibles et déplorables du mélange des races. Et la moralité aurait été : « Américains, n'épousez pas les étrangers ». Le film est, en effet, l'histoire d'un professeur allemand habitant les Etats-Unis avant la guerre, qui épouse une Américaine de vieille souche et qui se fait naturaliser citoyen de l'Union. Survivent 1914 puis 1917. Les Allemands, naturalisés ou

non sont mis à l'index. Le professeur perd sa situation, ses amis ne veulent plus le voir. Il perd son fils, faute de soins. On tue son chien. Dans la misère, il est obligé de renvoyer sa femme chez ses beaux-parents. Dégoûté, il s'embarque et rejoint les armées allemandes. Sa femme devient infirmière. Dans un village du front où sont les troupes américaines, elle retrouve son mari habillé en soldat américain et se livrant à l'espionnage. Elle l'entraîne dans sa chambre, se donne à lui et l'empoisonne.

Le résumé du sujet se passe de commentaires. Barbara Stanwyck est toujours la belle et étrange artiste de **Liliane**. — P. A.

## OBSSESSION

Un beau film émouvant, prenant, angoissant, humain, un film à voir sans hésiter.

L'obsédé Raymond Bernier est un fou, atteint du délire de la persécution. Il a failli dans une crise de démence étrangler sa femme, Louise, qui a dû le faire enfermer et vit dans l'épouvante du souvenir de la scène tragique.

Après quelques mois d'internement, le frère du dément, Pierre, qui, pour des raisons d'argent, a besoin de la signature de Raymond, persuade sa belle-sœur que ce dernier est guéri.

Malgré ses appréhensions et l'avis nettement défavorable du médecin elle demande la libération de son mari.

Le fou qui a eu assez de ruse subconsciente pour faire croire à sa guérison, revient chez lui. Et sa raison à nouveau sombre, sa folie de meurtre le reprend, irrésistible. Il va étrangler sa femme endormie, quand son petit garçon, réveillé, l'appelle. Dans ce cerveau qui chavire, une lueur de raison scintille un moment. La présence de son petit le désarme. Il sent confusément qu'il n'est pas guéri et c'est lui-même qui appelle au téléphone, d'une voix angoissée, le directeur de l'asile : « Venez me chercher... vite, vite ! »

Yonnel est avec intelligence et sans excès, un dramatique et hallucinant obsédé du meurtre; Charles Vanel prête sa force brutale et son autorité au rôle du beau-frère; Louise Lagrange est émouvante et angoissée. Georges Paulais, Bon-

Une scène bien d'actualité :  
RAIMU dans **Ces messieurs de la Santé**.



valet, le petit Jean Bara et Louise Marquet complètent avec talent une interprétation excellente.

**L'Obsession** sera un gros succès. — G. D'Hervilliez.

## LA PORTEUSE DE PAIN

**La Porteuse de pain** est un vieux mélo, un des chefs-d'œuvre du genre.

Les producteurs de films pensent que des exhumations de ce genre leur assureront au moins un succès de curiosité. Ils ont raison. **La Porteuse de Pain** est un titre commercial. Beaucoup de gens, probablement, iront voir le drame de Xavier de Montépin et le film fera recette. Mais, il y a une justice immuable ! Et le public déçu s'abstiendra, et il aura raison lui aussi, d'aller voir la prochaine exhumation du vieux répertoire.

J'ajouterai que les interprètes : Germaine Dermoz, Jacques Grétilat, Samson Fainsilber, Daniel Mendaille... sont tous excellents et arrivent parfois à force de talent à nous faire douter de la médiocrité du scénario. — G. D'H.

## UN FIL A LA PATTE

Pour faire un film de 2.500 mètres avec un sujet très mince, il a fallu l'agrémenter terriblement, et les agréments ne sont pas ce qu'il y a de mieux, dans le film. On a mêlé à l'action des histoires de gangsters, de prohibition et de général mexicain qui n'ajoutent rien à l'intérêt.

**Le fil à la patte**, c'est Lucette Spinelly, charmante, délicate, frénétique, vivante, trépidante et acidulée. Elle danse, chante, ondule en des déshabillés suggestifs qui ne laissent rien ignorer de ses perfections plastiques. C'est de la photographie intégrale. Robert Burnier est un élégant vicomte, André Berley un farouche général mexicain, Hercule aux pieds d'Omphale, Marcelle Praince, Pierre Etchepare, Pierre Larquey, Alice Tissot, Jacqueline Made, Léonce Carne et Sammy Pierce, complètent une heureuse distribution. — G. D'H.

## CES MESSIEURS DE LA SANTE

Un bon film, un film d'actualité brûlante, plein de fantaisie amusante et d'esprit.

Raimu est un Gédéon-Taffard tonitruant. Il n'a pas le charme slave, mais une bonhomie méridionale qui n'est pas non plus sans danger.

Edwige Feuillère est la capiteuse Fernandé, Lucien Baroux un inénarrable Amédée.

Paul Amiot, Guy Berlau, Mauloy, Pierre Stephen, Pauline Carton, Yvonne Hébert et Monique Rolland complètent excellentement une distribution brillante et homogène. — G. D'H.

## AU BOUT DU MONDE

C'est un film allemand de Gustav Ucicky. La version française a été mise au point par Henri Chomette. On a l'impression que des « adoucissements » ont été opérés car de toute évidence. **Au bout du monde** est un film de propagande selon les vues du Dr Goebels. On y remarque sans effort deux traits essentiels de la doctrine hitlérienne : attaque contre les Soviétiques et brocards à l'adresse de la S.D.N.

L'action se passe à Kharbine pendant la guerre civile chinoise. Des Français échappés de Russie, où ils étaient inculpés d'espionnage, s'emparent d'une locomotive et de quelques wagons et réussissent à sortir de la zone dangereuse. Ils sont aidés par un compatriote énigmatique et courageux.

Le sujet manque de clarté et la provenance des personnages est incertaine. Une mise en scène confortable, un montage adroit en plusieurs points, donnent cependant au film une certaine allure.

Il y a, pour le principe, une petite note sentimentale donnée par Kate de Nagy et Pierre Blanchar. La distribution groupe de très bons artistes dont Charles Vanel, Line Noro, Mady Berry, Piérade, Raymond Cordy... On s'étonne même de voir dans des rôles de cinquième plan des interprètes tels que Véra Baranowskaïa qui fut la sublime **Mère** du film de Poudovkine et H. A. Schlettow, le magnifique Stenka Razine de **Volga**. — Marcel Lapière.

## S. O. S. ICEBERG

Le docteur Arnold Fanck, dont les meilleures productions furent la **Montagne sacrée**, **Prisonniers de la montagne** et la **Lumière bleue**, a quitté les Alpes pour le Groëland. Il apparaît que ce changement de latitude ne lui a rien valu.

Il a rapporté de sa randonnée aux abords du Pôle d'admirables images, mais son scénario — qu'il fut sans doute contraint de plier au « goût américain » — est un scénario bien compliqué, bien surchargé de péripéties.

Les habituels interprètes de Fanck : Léni Riefensthal, Sepp Rist, Gustav Diessl et l'aviateur Udet accomplissent leur tâche avec un maximum de conscience, mais on les devine dépaysés... comme leur metteur en scène.

Ajoutons à cela qu'on a cru utile de faire « doubler » le dialogue par des artistes français qui prêtent à des personnages allemands un accent pseudo-bellevillois.

En dépit de sa photo soignée, **S. O. S. Iceberg** ne vaut pas **Esquimaux**. — M. L.

## UN JOUR VIENDRA

Une petite vendeuse voit se réaliser son rêve de fortune... C'est ce que, dans les journaux pour jeunes filles, on appelle un « moderne conte de fées ».

Gerhardt Lamprecht, à l'actif duquel on compte de très bonnes réalisations, est l'auteur de ce film gentillet et convenable qui n'ajoutera rien à sa gloire.

Cette inoffensive histoire est animée par la toujours gracieuse Kate de Nagy qu'entourent Jean-Pierre Aumont, Félix Oudart, Simone Héliard. — M. L.

## L'HOMME INVISIBLE

D'un des plus célèbres romans de H. G. Wells, James Whale, un spécialiste du truquage cinématographique, a tiré un film impressionnant.

La fantastique odyssée du Dr Griffin — jeune savant qui était parvenu à se rendre transparent, donc invisible, mais qui ne put retrouver sa visibilité — est traduite en images extraordinaires qui surclassent tout ce que le cinéma nous avait offert, jusqu'ici, dans le domaine du merveilleux.

Le scénario ne correspond pas exactement au roman mais il en restitue à peu près tout l'esprit, sous une forme nouvelle.

C'est vraiment une réalisation supérieure. Un homme qu'on ne voit plus dès qu'il s'est débarrassé de ses vêtements, un être invisible dont la présence se manifeste cependant par la parole et par des actes souvent brutaux et parfois criminels : des gens sont battus, étranglés, des pas se marquent dans la neige et l'auteur de tout cela ne peut être vu. Il faut que Griffin meure pour que son corps reprenne son apparence.

L'écran, cette fois, est bien le champ de l'irréel.



**Casanova** ne dédaigne pas les servantes d'auberge.

Un tel film, consacre une fois de plus le triomphe de la technique cinématographique et apporte une incontestable originalité dans la facture du film parlant. — M. L.

## LA CROISIÈRE JAUNE

La troisième mission Haardt-Audouin-Dubreuil, organisée par André Citroën, avait pour objet principal de démontrer la possibilité des transports automobiles à travers l'Asie centrale. Comme il y eut, précédemment, en Afrique, la **Croisière noire**, cette randonnée chinoise fut baptisée **Croisière jaune**.

Une équipe cinématographique avait été adjointe aux explorateurs. Elle se composait des opérateurs Morizet et Specht, de l'opérateur de son Sivel et du metteur en scène André Sauvage.

Au retour, le montage du film fut confié à Léon Poirier, le cinéaste de la **Croisière noire**. Faire composer un récit d'exploration par quelqu'un qui n'était pas du voyage est un procédé fâcheux. Sans vouloir diminuer en quoi que ce soit le talent et le mérite de Poirier on peut se permettre cette observation.

Cette aventure asiatique se termine douloureusement par la mort de Haardt. Pendant le parcours, des difficultés nombreuses avaient été rencontrées, plus peut-être du fait des hommes que du fait des éléments. Le film montre quelques épisodes de la lutte que durent soutenir les voyageurs, les passages périlleux dans l'Himalaya qui nécessitèrent le démontage des autochenilles.

Les documents sur la vie des peuplades rencontrées, sur les danses populaires et sur les vestiges des anciennes traditions sont nombreux.

**La Croisière jaune** intéressera un très large public. — M. L.



Le réalisateur Victor SAVILLE, étudiant le maquillage de Jessie MATTHEWS avant une prise de vues.

C'ÉTAIT une journée triste et brumeuse de décembre, quelques jours avant Noël, pardon ! Christmas. Londres justifiait bien sa réputation de capitale de la pluie et du brouillard. En plein midi tous les magasins, toutes les rues étaient éclairées comme la nuit. Les façades des cinémas du West-End avaient revêtu leurs illuminations du soir, et j'apercevais les lettres rouges du Rialto annonçant en français : « L'Ordonnance avec Marcelle Chantal, la plus belle femme du monde ».

Le matin, j'avais fait le tour des bureaux de Wardour Street. Ce nom, qui ne dit sans doute rien à des Français, représente à Londres le centre de toute l'activité cinématographique. C'est dans cette rue étroite, aux maisons vétustes, que sont rassemblés, sur une longueur de cinq cents mètres, tous les bureaux des firmes de cinéma. La maison la plus typique est certainement ce « Cinéma House » qui réunit les plus grandes firmes. Imaginez, à Paris, un immeuble dans lequel vous trouveriez les sièges de toutes les sociétés cinématographiques.

Les Anglais ont un sens aigu de l'hospitalité. Je désirais visiter les studios.

— Mais comment donc, me dit-on. Donnez-nous votre heure et nous nous ferons un plaisir de vous attendre.

Je décidai de commencer mon exploration par les studios les plus éloignés : ceux d'Elstree, petit village situé à une vingtaine de kilomètres de Londres.

Pour m'y rendre, je m'enfonçai dans les profondeurs de l'« underground » qui est le métro anglais, à la station de Leicester Square. Quinze stations avant d'atteindre Edgware, terminus de la ligne, où je devrais prendre l'autobus qui joint Elstree.

Une déception m'attendait à Edgware. L'autobus que je devais prendre venait de partir et le suivant ne passait que dans vingt minutes. Je n'étais heureusement pas seul dans mon cas. Assises sur un banc sous la grande marquise extérieure de la gare de l'« Underground », deux jeunes filles lisaient fort attentivement la page des annonces du « Stage ».

C'était justement jeudi, jour de parution de ce journal qui est l'organe anglais de tous les gens de théâtre, de music-hall et de cinéma. Je regardai les deux jeunes filles. L'une était rousse, un petit béret marron posé sur le côté de la tête et vêtue d'un manteau très anglais de la même couleur. L'autre, sa camarade, avait les cheveux franchement noirs avec un petit nez pointu. Toutes les deux fumaient une cigarette.

## UNE VISITE A ELSTREE



Une nouvelle vedette anglaise  
Jessie MATTHEWS.

Il suffit d'avoir fréquenté quelque peu les coulisses et les « stage doors » des music-halls et des grands cinémas parisiens pour ne pas s'y tromper. A Londres comme à Paris une « girl » est une « girl » et reconnaissable entre mille. J'avais à faire à deux girls. Nul doute qu'elles se rendaient également à Elstree. J'envisageais avec plaisir de faire le reste du voyage en si charmante compagnie.

Mais comment briser la glace ?

Prenant mon plus bel accent français, je hasardai : « Excuse me; please. But do you know if this is the right place for the bus to Elstree? I am a French journalist and I never came here before. » Les girls levèrent la tête simultanément vers moi d'un air bien tranquille. La brune prit la parole, et, en français :

— Oui, Monsieur, vous êtes dans la bonne endroit. Je vais avec mon amie aussi vers Elstree.

— Vous parlez très bien français.

— Oh oui, je suis restée longtemps à Paris. Betty et moi sommes des danseuses. Nous étions dans une troupe de girls aux Folies-Bergère, puis au Paramount et au Rex. Mais le Rex a été « broke », fauché comme vous dites, et nous avons été obligées de revenir à Londres. Maintenant nous cherchons un « job ». Nous allons à Elstree voir un régisseur que je connais et qui nous a écrit pour nous donner du travail. »

La conversation était engagée.

Elle se poursuivit dans l'autobus qui était enfin arrivé. Ces girls étaient très bavardes. J'appris ainsi que Betty et Flossie étaient chômeuses depuis quinze jours. En rentrant de France, elles avaient trouvé une place dans une troupe qui dansait dans un music-hall permanent. Il y a trois semaines, elles avaient eu une grosse discussion avec la « capitaine » de la troupe au sujet d'une répétition. Le ton était monté très haut : on s'était dit de très vilains mots et les girls étaient parties.

Elles étaient très « fauchées », me disaient-elles en employant le mot français, mais heureusement Flossie habitait chez ses parents, à Londres, et Betty, dont la famille vivait dans le lointain Lancashire, logeait avec sa camarade.

De Edgware à Elstree, la route est très pittoresque. On traverse une campagne verdoyante, et boisée qui rappelle les plus beaux coins de la Normandie.

Nous arrivâmes enfin à Elstree, jolie petite ville dont les vieilles maisons, au caractère si anglais, bordent la route et semblent sortir d'un roman de Dickens. Les studios d'Elstree sont à deux kilomètres de la ville, dans un endroit assez désert appelé Borehamwood. C'est là que sont construits côte à côte, deux groupes de studios.

C'est vers le premier groupe que nous nous dirigeâmes, les deux girls et moi. Une large grille avec un poste de garde, comme à la porte d'une caserne, une longue allée et au fond l'entrée des studios. Pour franchir le poste de garde, il faut donner le mot de passe, pardon ! montrer patte blanche. Betty et Flossie donnèrent au portier un petit bout de papier qui était le « Sésame ouvre-toi », car elles passèrent de suite. Pour moi, il me fallut expliquer que j'avais rendez-vous avec le Chef de publicité qui devait me faire visiter les studios. Coup de téléphone au bureau. Je pus entrer. Je suivis un groom dans un dédale de couloirs et je me trouvai soudain sur un

plateau brillant de lumière sur lequel m'attendait le Chef de publicité.

— Ce « stage » est un de nos huit plateaux, m'explique celui-ci. C'est le plus petit. On y tourne actuellement les scènes d'un film intitulé **Magistrat**.

Le décor représentait une rue populaire de Londres reconstituée avec tous les détails. Une foule nombreuse s'y promenait. Mais les vedettes, toutes anglaises, n'étaient pas là ce jour.

Mon guide m'expliqua que ces studios étaient parmi les plus grands d'Europe. Ils comprennent huit plateaux dont trois très grands : le plus vaste a presque les dimensions de la place de l'Opéra. C'est dans celui-ci que nous nous rendîmes.

Je n'en crus pas mes yeux. Étais-je encore dans un studio ? Le décor représentait la reproduction fidèle, à l'échelle, d'un croiseur léger. Aucun détail ne manquait. Seul le plancher du studio remplaçait l'élément liquide. Le pont du navire resplendissait sous les feux des projecteurs, tandis que sur un chariot, les opérateurs et leurs caméras se déplaçaient le long du bastingage, suivant la marche de l'acteur David Mammers.

Il n'y a rien de plus triste et de fastidieux que la visite d'un studio. On ne s'imagine pas le temps que peut durer la préparation d'une scène que l'on va tourner. Une demi-heure, une heure de préparatifs pour deux minutes de prises de vues ! Le visiteur perd vite patience... Je continuai la visite au groupe de studios. Sur les autres plateaux on ne tournait pas. Des ouvriers montaient des décors. D'autres en démolissaient. Evidemment, ces studios sont très grands. Mais au point de vue technique, appareils et accessoires, je ne voyais pas un perfectionnement plus grand que dans les studios français, en particulier, ceux de Joinville et de Saint-Maurice. L'aimable jeune homme qui m'accompagnait me demanda si je connaissais Marcel Vernel. Ce nom ne m'était pas complètement inconnu.

— Eh bien, dit mon cicérone, vous allez trouver un compatriote. Marcel Vernel est un metteur français qui a travaillé en Amérique et qui est maintenant engagé par notre firme.

Naturellement, je demandai à voir M. Vernel. Il me reçut fort gentiment et parut heureux de rencontrer un autre Français : « Vous allez être surpris de me voir travailler en

Angleterre après être revenu d'Amérique. Ne croyez pas que je le fais par plaisir. Mais que voulez-vous, le cinéma français n'a pas voulu de moi. Des firmes françaises m'on fait des propositions dès mon retour; mais de drôles de propositions ! Je devais avancer de l'argent pour travailler ! J'ai refusé. »

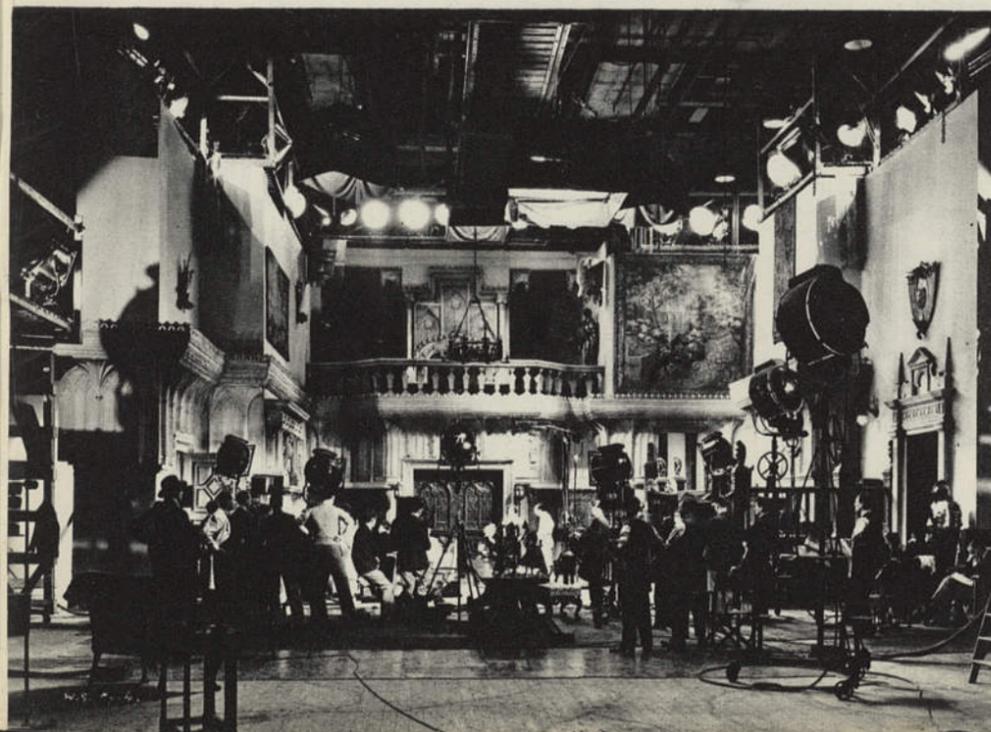
Il commençait à se faire tard.

J'avais vu les studios ou tout au moins ce qu'on peut voir dans un studio. Je n'avais pas eu la chance de rencontrer de grandes vedettes. Mais j'avais fait connaissance de deux gentilles girls. Juste comme je quittais le studio, je les rencontrai qui sortaient. Je leur proposai de m'accompagner au cinéma le soir. Flossy avait rendez-vous avec son « boy-friend ». Tant pis ou plutôt tant mieux ! Betty était libre, elle accepta d'emblée.

Ma visite à Elstree n'avait peut-être pas été brillante cinématographiquement parlant mais j'avoue que je ne le regrettais plus.

Pierre AUTRE.

Une prise de vues de **This Week of Grace**.





Une curieuse prise de vues en « travelling » de **Prologues**.

## Échos d'Hollywood

Il n'est pas une ville au monde qui soit, plus qu'Hollywood, celle des potins. Les pires papotages de sous-préfectures ne viennent pas à la cheville des cancans dont se régalaient les **movies fans**. Qu'un acteur sorte deux fois de suite avec sa partenaire, qu'on n'aperçoive pas ensemble pendant quelques jours deux conjoints, aussitôt les voilà mariés ou divorcés secrètement. Le plus petit geste, le plus simple mot prennent des proportions de prophéties. Et l'on en arrive à être pris soi-même de vertige en se penchant sur ce monde truqué, désaxé, dément...

Si contaminé qu'il puisse être, le monde cinématographique français n'a pas encore atteint le même degré de désordre. Ou plutôt, il s'en défend... Mais ceci est une autre histoire, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir. A Hollywood et à ses gens reviennent les honneurs de cette première chronique.

Tout finit en France par des chansons, mais il n'en est pas toujours de même en Amérique.

Voici peu de temps, les sans-filistes yankees frémirent d'espérance : on leur annonçait au micro, pour un jour prochain, l'une de leurs idoles de l'écran, Constance Bennett, accompagnée par Gilbert Roland qui fut longtemps le partenaire professionnel et privé de Norma Talmadge.

Hélas ! Constance Bennett n'a pas en vain la réputation d'être la star la mieux payée d'Amérique. Pour chanter une chanson devant le micro, elle a demandé la bagatelle de 5.000 dollars !

Alors les sans-filistes yankees se sont passés de cette réjouissance, digne d'une époque plus prospère.

Douglas Fairbanks Jr. vient de faire à la presse américaine quelques déclarations assez curieuses.

« J'ai quitté Hollywood, a-t-il dit, parce que j'estime que les acteurs, même les plus grands, y sont toujours sacrifiés au sex-appeal de leur partenaire féminine. La plus belle chance qu'ils puissent avoir est d'obtenir le principal rôle masculin dans une distribution comprenant comme vedette féminine la « star » à la mode. Toute leur carrière dépend donc de l'engouement sexuel manifesté par le public pour telle ou telle nouvelle venue. »

Ah ! Doug, Doug !... Est-ce pour cela que vous avez fait engager Natalie Paley ? Ni son talent, ni son charme ne vous porteront évidemment ombrage lorsqu'on vous verra côte à côte dans **Don Juan**... Mais ne seriez-vous pas plutôt ébloui, comme votre père, par le grand public ?

Broadway a accueilli avec une grande faveur le retour de John Gilbert. Eloigné depuis longtemps de l'écran, le célèbre acteur a fait, dit-on, dans la **Reine Christine**, une composition remarquable. « Seul John Gilbert, écrit un critique, pouvait porter avec cette conviction et cette allure romantique le pourpoint de velours et le chapeau à plumes. Espérons que son retour est définitif. Pourquoi un producteur ne profiterait-il pas de la mode actuelle des films en costumes pour réaliser **Le Comte de Monte-Cristo** en lui offrant le principal rôle ? »

Une fois de plus, une fois de moins...

C'est une bien bonne blague que le gouvernement de Mexico vient de faire à quelques vedettes célèbres, en décidant que les divorces express prononcés à Chihuahua, à Morelos, à Yucatan et à Campeche devaient être considérés comme nuls et non avenue.

Jack Holt, Zita Johann, Sally Eilers, Hoot Gibson, Max Baer, Dorothy Dunbar, Richard Dix et quelques autres stars ayant eu recours à la célérité des juges mexicains, se demandent aujourd'hui s'ils sont mariés ou non, et avec qui !

C'est une rude succession qu'a pris Miss Sandra Shaw en épousant le très séduisant Gary Cooper.

Le palmarès amoureux de ce splendide gentleman comporte quelques noms éclatants : débutant par celui de Clara Bow, la « It » girl, il se poursuit plus calmement avec Evelyn Brent. Supplante par Lupe Velez, Evelyn disparut de la vie de Gary. Puis Lupe en fit autant. Après un long voyage en Europe et en Afrique, on revit Gary Cooper à Hollywood, en compagnie d'une personne aussi élégante que sophistiquée, la Comtesse d'Frasso. Enfin, en avril dernier, Gary rencontra Sandra Shaw — de son vrai nom Veronica Balfe. Ce ne fut pas le coup

de foudre classique. Mais à force de se rencontrer chez des amis communs, tous deux s'aperçurent qu'ils avaient les mêmes goûts et qu'ils se plaisaient, au fond, beaucoup.

L'amour fait passer le temps...  
Le temps fait passer l'amour...

La prochaine madame Maurice Chevalier sera-t-elle une Américaine authentique ?

A Beverley Hills, une blonde et blanche fillette de dix-huit ans regarde fréquemment une photographie du Prince charmant, qui porte une flatteuse autographe : « A Toby Wing, la plus adorable girl américaine que j'aie jamais connue »...

Cette Toby Wing, fraîche comme une fleur ou plutôt comme peuvent seules l'être les girls américaines, a les yeux bleus et un charmant visage. Elle avoue qu'elle ressent un sérieux béguin pour Maurice et que la différence d'âge existant entre eux ne l'effraie pas.

Qu'avouera Maurice ?

Les histoires concernant les frères Marx font fureur à Hollywood.

Celle-ci ne me paraît pas mauvaise. C'est Groucho Marx qui la raconte.

Elle se rapporte à Harpo, l'homme à la perruque ébouriffée, le muet.

— Quand il est né, raconte donc Groucho, Harpo ouvrit les yeux, regarda les nurses qui entouraient le lit de sa mère et dit : « Je vais prendre la blonde ».

Il a été si surpris lui-même de sa précocité et de son bon goût qu'il n'a plus prononcé un seul mot depuis !

Betty GRAY.

## Chronique des Disques

L'activité des grandes maisons d'édition ne se ralentit pas en dépit d'une crise qui sévit sur l'industrie phonographique comme sur toutes les autres.

Il semble bien que les enregistrements de grands orchestres symphoniques subissent un nouveau recul. Par contre la musique légère ne nécessitant que des masses instrumentales réduites a toujours la vogue. L'opérette, les chansons de films, les mélodies et romances sont particulièrement demandées par un public resté fidèle malgré les foudroyants succès de la T. S. F.

Gramophone conserve, contre vents et marées, cette belle tenue que nous avons tant de fois soulignée. Dans le supplément de mars nous avons eu le plaisir de relever deux nouveaux disques double face de la charmante opérette **Florestan I<sup>er</sup> Prince de Monaco**. Voici chantés par Aimé Simon-Girard « Amusez-vous », fox-trot, et « Margot », chanson de route, et les deux mêmes morceaux chantés par R. Tous-saint.

Rappelons deux disques précédents de **Florestan I<sup>er</sup>** qu'enregistra l'excellent orchestre de Bervily : « Mademoiselle » et « Midi », « C'est si charmant de faire un rêve » et « Chanson de la soubrette » chantés par l'exquise Jacqueline Francell.

Maurice Chevalier a encore les honneurs de ce supplément de mars avec les deux fox-trots du film **L'Amour guide** (The way to love) : « Près de vous » et « Un peu plus, un peu

moins ». Michel Warlop et son orchestre accompagnent avec élégance le célèbre chanteur.

L'excellent José Lucchesi a été bien inspiré d'adjoindre à son orchestre de tangos la voix savoureuse de Grazia del Rio. La jeune et brune vedette de cinéma retrouvera au phono son succès de l'écran avec ces deux jolies créations : « Va, poursuis ta route » et « A las cinco », deux tangos du meilleur esprit musical.

Le nouveau disque que Chaliapine, l'illustre basse et vedette du film **Don Quichotte**, nous donne chez Gramophone de son plus grand succès lyrique **Boris Godounow**, est d'une qualité artistique supérieure. Accompagné par l'orchestre de Steimann, Chaliapine qui nous avait déjà donné précédemment les adieux et la mort de Boris, interprète cette fois le monologue du 2<sup>e</sup> acte « J'ai le pouvoir suprême » et la scène si belle du carillon : « Ah ! j'étouffais ! » Tous les amateurs de musique voudront posséder ce nouveau disque du chef d'œuvre de Moussorgsky.

Signalons pour terminer une nouveauté intéressante toujours chez Gramophone, un disque de musique persane exécutée sur le « tar », instrument national, ancêtre du violon, par Hossein. C'est de la plus jolie et de la plus troublante nostalgie.

Madeleine ORTA.



Madeleine RENAUD.

à la ville, porte un manteau de velours noir bordé d'hermine.

L'ADMIRABLE interprète de **La Maternelle** me reçoit avec sa grâce charmante, devenue légendaire. Elle porte un joli tailleur noir et blanc à boutons de nickel.

Comme je lui demande de bien vouloir vous donner quelques conseils, chères lectrices, sur la façon de vous habiller, ses grands yeux sombres s'éclairent :

— Je ne sais pas beaucoup répondre aux interviews, mais vos lectrices, c'est le public, et lui, c'est mon maître, mon critique. C'est pour lui que je m'efforce toujours de sentir mes rôles afin de les rendre humains et prenants.

« Dites à vos lectrices qu'elles peuvent, qu'elles **doivent** même s'inspirer des créations ravissantes ou excentriques que nos couturiers créent pour le cinéma.

## UN QUART D'HEURE AVEC MADELEINE RENAUD

« Mais dites-leur aussi qu'elles évitent de suivre toutes la mode d'une Garbo ou d'une Maë West. Il est des quantités de femmes auxquelles ces genres n'iront pas et qui seront parfaitement ridicules avec de telles toilettes.

« Qu'elles cherchent la vedette qui se rapproche le plus de leur propre type de beauté. Alors, qu'elles suivent le plus près possible ses toilettes, ses coiffures, ses fantaisies.

« Mais dites bien que je ne suis pas exclusive. Bien des fois, il m'arrive d'aller dans des soirées mondaines, et là, les femmes sont admirablement mises

— Personnellement, Madame, qu'elles sont vos toilettes préférées ?

— Oh ! moi, vous savez, je n'aime que les robes très simples. Tenez, les ensembles de sport, voilà ma passion. Pour que j'aime porter une toilette, il faut, avant toute autre chose, qu'elle soit infiniment pratique. Les falbalas, les belles robes du soir qui sont si jolies sur les autres, ne me vont pas. Je suis sans doute trop petite pour les porter. Le tailleur que j'ai en ce moment est un de mes préférés, voyez comme il est simple.

Effectivement, on ne peut imaginer d'ensemble plus sobre. La veste est grise en tissu imitant le tricot à la main. Une ceinture assortie marque la taille. Une rangée de petits boutons ronds en nickel, ferme le devant de la veste ; la jupe est en drap noir, uni.

Les jolis cheveux blonds et courts de Madeleine Renaud semblent encore plus clairs dans le rayon de soleil qui l'enveloppe, tandis qu'aimablement elle cherche la photographie que vous voyez ci-contre.

C'est à regret que je quitte la grande artiste qui me confie sa joie d'interpréter prochainement la belle figure de Maria Chapdelaine.

Gisèle de BIEZVILLE.

L'Imprimeur-Gérant : H. FRANÇOIS, 9, Av. de Taillebourg, Paris (XI<sup>e</sup>)



Un doux tête à tête dans « Dancing Lady »



**KATE DE NAGY**  
la charmante vedette de la U.F.A.,  
que nous pouvons applaudir dans *Un jour viendra* et *Au bout du monde*.